

L'épistémologie au défi de la pensée clinique

Une lecture herméneutique de la philosophie de l'individuel de J.C. Pariente

Philippe LACOUR

École Normale Supérieure Paris (CIEPFC/CIRPHLES)

Abstract : In this paper, I analyze the way Jean-Claude Pariente addressed a problem that has been pervading the epistemology of Social Sciences in France, since the second half of the 20th century. Underlined by disciplines as varied as medicine, psychoanalysis or history, the individual has become the new frontier of applied rationalism. The modalities of its seizure stirred however the perplexity of the philosopher Pariente, who questioned the ways of both designation and knowledge available to the natural language. Modelization is taken as the leading thread for the theoretical orientation of the clinic. The difficulties that this method came across in the historical discipline hint nonetheless towards a more case-based conception.

Key words: individual, modelization, natural language, clinic, case, history.

Résumé : Dans cet article, j'examine la manière dont Jean-Claude Pariente a abordé un problème commun à de nombreux penseurs de l'épistémologie des sciences humaines, en France, pendant la seconde partie du 20^{ème} siècle. Mis en évidence par des disciplines aussi différentes que la médecine, la psychanalyse ou l'histoire, la connaissance de l'individuel devient la nouvelle « frontière » du rationalisme appliqué. Les modalités de sa saisie clinique suscitent toutefois la perplexité du philosophe, qui se pose la question des modes de désignation et de connaissance disponibles au langage naturel. La modélisation est prise comme fil directeur d'une orientation théorique de la clinique. Les difficultés que rencontre cette démarche dans la discipline historique mettent toutefois sur la voie d'une conception plus casuistique.

Mots-clés : individuel, modélisation, langage naturel, clinique, cas, histoire.

Philippe Lacour

Professeur de philosophie, il est chercheur associé au Centre International d'Etude de la Philosophie Française Contemporaine (CIEPFC, Cirphles) à l'École Normale Supérieure de Paris, et au laboratoire Linguistique, Anthropologique et Sociopragmatique (LIAS, Institut Marcel Mauss, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris). Ses travaux portent sur les transformations contemporaines de la rationalité pratique, au croisement de la théorie normative et des sciences humaines. Il s'intéresse également aux technologies de la traduction et à ses enjeux juridiques.

*Y a-t-il un concept d'un pas venant dans la nuit, d'un cri, de l'éboulement
d'une pierre dans les broussailles ? De l'impression que fait une maison vide.
Yves Bonnefoy¹*

Introduction : l'idiote du langage.

Le but de la présente étude n'est pas de déterminer les formes que prend l'individuel pour les sciences du langage, en établissant une sorte de sémantique des idiolectes². Il consiste plutôt à interroger la capacité clinique du langage, son aptitude à appréhender l'individuel, quel qu'en soit le domaine. Cette propriété est paradoxale, dans la mesure où, dans le sillage d'Aristote, le savoir a longtemps été défini par son orientation vers le général. Or la clinique, qu'elle soit d'inspiration médicale ou historique³ se propose de connaître un contenu singulier concret (et pas seulement formel, comme chez Leibniz). Cette prétention inattendue suscite un problème de méthode, qui ne pouvait qu'attirer l'attention des épistémologues, mais aussi une difficulté logique (avec quel symbolisme capture-t-on l'individuel ?), voire ontologique (en quoi l'individuel est-il définitoire de la « réalité » ?).

On peut trouver, dans la philosophie française de la fin du 20^{ème} siècle, plusieurs essais très conséquents de définition de la connaissance clinique. Gilles-Gaston Granger⁴, à qui on doit d'avoir clairement formulé la difficulté (synonyme de « malaise épistémologique »), s'efforce de la tirer du côté d'une technique formellement normée (une sorte de cybernétique). Cette approche savante conjure certes le flair et le bricolage, mais court le risque d'être trop rigide pour parvenir à ses fins : elle laisse d'ailleurs un résidu, que le commentaire philosophique a pour fonction de recueillir. A ce souci d'objectivation s'oppose la casuistique généralisée, que Granger considère comme un véritable repoussoir, mais qui fait pourtant l'objet d'une valorisation originale, dans les différentes sciences humaines, par la tradition herméneutique, de Friedrich Schleiermacher à

¹ Je reprends cet épigraphe à Jean-Claude Pariente, *Le langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin, 1972.

² Cf. Christophe Gérard, « L'individu et son langage : idiolecte, idiosémie, style », [En ligne], Volume XV - n°3 (2010), <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2648>

³ Le souci de la connaissance historique pour l'individuel est relativement récent : il tient à l'évolution de la discipline à la fin du XVIII^e siècle. Reinhardt Koselleck a bien montré comment, avec la dissolution de *l'istoria magistra vitae*, l'Histoire ne se pense plus comme exemplarité et répétition, mais abandonne *l'exemplum* et s'attache au caractère unique de l'événement. L'individuel devient alors brutalement un *problème* pour la connaissance historique, ce qui n'était pas le cas auparavant (cf. Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990, p. 37-62).

⁴ Sur la position du problème clinique chez Granger, cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel. Essai sur le rationalisme pratique de Gilles-Gaston Granger*, Paris, Vrin, 2012, troisième partie, et en particulier pp. 147-154. Cf. également Philippe Lacour : « Penser l'individuel : Ricœur, Granger et la recherche d'une rationalité clinique », à paraître ; et « Du Surrationalisme à la raison clinique. Ou ce que la pensée de Granger doit à la philosophie de Bachelard », à paraître.

Carlo Ginzburg. C'est entre ces deux approches extrêmes que se déploie la tentative intermédiaire de Jean-Claude Pariente, dans son ouvrage classique : *Le langage et l'individuel*⁵.

Chez Pariente, la connaissance clinique accède à la dignité d'une authentique « révolution » épistémologique⁶, qui doit beaucoup au livre de Foucault, *Naissance de la clinique*⁷. Cette conviction le conduit à prôner une conception plus ouverte et souple du savoir, qui soit précisément capable d'assigner une place à cette connaissance inédite. Aussi multiplie-t-il les déclarations « libérales » sur l'autonomie des différentes disciplines scientifiques, et le fait que la méthode d'une science ne saurait *a priori* constituer la norme de celle d'une autre. Pour autant, il ne s'agit jamais de tomber dans le relativisme, et l'écart entre le sens commun et la rigueur des explications demeure un critère décisif. A partir d'une remarque de *L'Archéologie du Savoir*⁸, Pariente fait l'hypothèse que l'extension de la méthode clinique à l'ensemble des sciences humaines est légitime, et son livre est en grande partie une exploration des possibilités ouverte par cette nouvelle voie, en même temps qu'un plaidoyer pour un aménagement du cadre de la scientificité qui puisse rendre justice à cette fécondité.

Pariente prend explicitement le contre-pied de l'approche grangérienne⁹. Louant le rationalisme appliqué de son aîné, il lui reproche toutefois de n'aborder le problème de la connaissance de l'individuel qu'au terme de son ouvrage, et de conférer par là même à cette thématique un statut ambigu. Cette question est-elle le « problème suprême » de toute connaissance scientifique, comme certaines déclarations de Granger le suggèrent (quand il parle notamment de la connaissance de l'individuel comme « difficulté majeure » des sciences de l'homme), ou bien le parent pauvre d'une épistémologie des structures formelles, l'individuel représentant un « pôle clinique » qui ne sert que de faire-valoir au pôle formel ? Pariente penche en faveur de la seconde interprétation : Granger commettrait l'erreur de normer l'épistémologie, en traitant les sciences humaines d'abord comme des sciences de faits anonymes, et en n'accordant aux difficultés relatives à l'individuel qu'un traitement subsidiaire, qui en hypothèque largement la pertinence. Si celui-ci est qualifié de façon négative (comme « résidu », « redondance », « déviant »), c'est en effet par suite de la décision qui fait du formalisme la démarche officielle dans les sciences de l'homme : cette norme, qui fait immédiatement de

⁵ Jean-Claude Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*

⁶ *ibid.*, p. 150 : « Pourquoi la naissance de la clinique est-elle une révolution dans l'ordre de la connaissance ? ».

⁷ Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963.

⁸ *Id.*, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 236 : la médecine clinique, qui n'est pas une science, n'est pas non plus une non-science exclusive de la science. L'intention de Foucault n'est toutefois pas de constituer la clinique en *mode* de connaissance alternatif pour les sciences humaines, mais de légitimer l'existence d'un champ discursif intermédiaire entre les pratiques discursives et les sciences : le *savoir* (p. 238-239). Les préoccupations de Foucault semblent même opposées à celles de Pariente, dans la mesure où l'archéologie parcourt l'axe pratique discursive-savoir-science *par opposition* à l'idée du parcours épistémologique traditionnel conscience-connaissance-science qui, selon Foucault, « ne peut être affranchi de l'index de la subjectivité » (p. 239).

⁹ Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 148-149.

l'individu un écart, le place nécessairement *a priori* hors de portée du savoir. Pour Pariente, cette position relève d'une vision « pessimiste » de la connaissance, et des relations qu'elle peut nouer avec la réalité, dans la mesure où, puisqu'il « reste toujours une distance qui la sépare de son objet »¹⁰, l'effort pour franchir la séparation est fatalement voué à l'échec. Certes, pour Granger, la science formelle peut rejoindre l'individuel dans une pratique, le raccordement des structures à l'individuel étant assuré par une application. Mais cette pratique prônée est bien « confuse », et Pariente regrette que le raccordement, ne fasse pas l'objet d'une explicitation plus précise¹¹.

Aussi bien existe-t-il une différence de taille entre les types de savoir : « dans les sciences de la nature, [l'application] tend à n'être plus qu'un prolongement de ces schémas [structuraux] ; mais, dans les sciences de l'homme, il subsiste entre eux et l'individuel un hiatus » qui pose précisément problème¹². Pour Pariente, l'incohérence de Granger est la suivante : il commence par reconnaître l'exceptionnelle particularité épistémologique de la clinique, puis il souligne que cette relation n'est pas totalement conceptualisée, donc que certaines applications de la pensée conceptuelles ne relèvent pas complètement d'elle, mais il ne donne aucune analyse étendue de ces applications, qui sont « simplement regroupées sous la rubrique du passage à la pratique »¹³. En fait, cette ambivalence n'est qu'apparente, car c'est à la réflexion stylistique qu'incombe, chez Granger, l'explicitation du rapport d'application¹⁴. Reste que, même si elle est en partie infondée, cette objection conserve une certaine pertinence, car c'est bien l'approche normative (formelle) de la connaissance qui a conduit Granger à substituer un rapport technique au rapport clinique¹⁵, en séparant la formation des concepts et l'application à l'individuel, alors que la pensée clinique vise précisément à penser ces deux opérations de façon conjointe.

Pour Pariente, considérer que la clinique n'est pas totalement conceptualisée est une affirmation pour le moins ambiguë. En un sens, certes, Granger a raison, puisque « le médecin ne sait pas d'avance ce que va lui révéler l'observation de son patient », et surtout parce que les

¹⁰ *Ibid.*, p. 149.

¹¹ *Ibid.* : « Dans la mesure où nous suivons M. Granger quand il propose de considérer le passage à la pratique comme l'épreuve cruciale de la validité d'une théorie, nous pensons qu'il n'est pas suffisant de soutenir en général que la pensée formelle vise à s'appliquer ; comme une théorie ne s'élabore pas sans se soucier de sa validité, il paraît important d'essayer de définir avec plus de précision les procédures grâce auxquelles elle se donne les moyens d'intégrer à ses concepts les conditions de son application ».

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ En réalité, la pensée de Granger sur la question de l'individuel est cohérente, la philosophie du style s'efforçant d'opérer le raccord entre les structures formelles et l'individuel (cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 75-83). Mais l'ambiguïté n'était pas forcément aisée à résoudre à l'aune du seul premier ouvrage (*Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier, 1960), qui laissait en attente le complément stylistique (*Essai d'une philosophie du style*, Paris, Armand Colin, 1968). De fait, Pariente n'a lu le second ouvrage de Granger qu'après la rédaction de sa thèse, et a affirmé se sentir plus proche de l'auteur du *Style* que de celui de *Pensée formelle*. Cette position instaure toutefois entre les deux ouvrages une discontinuité problématique, Granger ayant toujours insisté, au contraire, sur l'unité et la cohérence de son projet

¹⁵ Cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, troisième partie (« Clinique »).

réactions des deux sujets « impliqués [dans la relation clinique] ne font pas l'objet d'une codification rigoureuse »¹⁶. En cela, le besoin d'une certaine typologie de la relation clinique se fait sentir, qui soit fonction des diverses branches de la médecine¹⁷. Mais, si on prend la relation clinique « dans sa généralité », elle apparaît « hautement conceptualisée ». En effet, Foucault a pu montrer qu'une profonde modification des structures institutionnelles et théoriques de l'enseignement, mais aussi de l'exercice de la médecine, avait été nécessaire pour que la relation clinique parvienne à trouver son statut. Puisque la médecine a dû réformer « tout son régime théorique pour intégrer la relation clinique », c'est là le signe que la clinique n'est pas sans rapport avec la théorie. De sorte qu'on ne saurait séparer de façon stricte le moment de l'élaboration conceptuelle et celui de l'application clinique, comme si le souci d'application venait seulement à la fin. Cette révolution est clairement à l'œuvre chez Bichat : « l'individualité reçoit un statut positif dans la connaissance, puisque le contact direct avec le malade devient condition de la connaissance de sa maladie »¹⁸. Comme le dit Foucault, « la méthode anatomo-clinique intègre, pour la première fois, à la structure de la maladie, la constante possibilité d'une modulation individuelle »¹⁹. Loin de séparer le moment de l'élaboration conceptuelle et celui de l'application à l'individuel, la clinique les arrime donc solidement l'un à l'autre, et les indexe même l'un sur l'autre.

Autrement dit, si la clinique est un type de connaissance « révolutionnaire », ce n'est pas parce qu'elle invente des concepts nouveaux par rapport à l'ancienne médecine des espèces, mais plus radicalement parce qu'elle promeut « une manière nouvelle de former des concepts, un style inédit de conceptualisation »²⁰. C'est en cela qu'elle modifie radicalement le rapport du concept à l'individuel : d'emblée liée à la réflexion qui le prend comme point de départ, l'individu n'est plus un écart, mais cela même que le savoir rejoint sereinement sur son trajet retour. La nostalgie de l'individuel, cette *saudade* de la pensée formelle, serait ainsi définitivement conjurée. L'originalité de Pariente par rapport à Granger est d'abord logique : plaçant sa confiance dans le symbolisme naturel, plutôt que dans les systèmes formels, il cherche à en souligner l'extraordinaire plasticité. En effet, le langage ordinaire souffre, certes, de limitations inhérentes, qui lui permettent de *dire* l'individuel, mais pas de le *connaître*. Ces bornes sont toutefois susceptibles d'être dépassées par l'invention d'une conceptualité appropriée, restant interne au langage naturel. Ce projet d'une

¹⁶ Pariente, *Le langage et l'individuel*, op. cit., p. 149-150.

¹⁷ Pariente note cependant que certains travaux vont dans ce sens (*ibid.* p. 150, note).

¹⁸ *Ibid.*, p. 150

¹⁹ Foucault, *Naissance de la clinique*, op. cit., p. 172-173 ; cité par Pariente, *Le langage et l'individuel*, op. cit., p. 150.

²⁰ *Ibid.*, p. 151.

rationalité « naturelle », que reprend Jean-Claude Passeron quelques années plus tard²¹, risque toutefois d'être hypothéqué par le recours à une norme inadéquate de la connaissance.

L'ambiguïté de l'entreprise de Pariente tient en effet à ceci que, si la clinique est valorisée en tant qu'authentique méthode alternative (et rigoureuse) de savoir, l'explicitation de son fonctionnement s'inspire très largement de la connaissance physique, dans le sillage du rationalisme appliqué de Bachelard (l'exemple étudié est celui d'un phénomène électrique). Du coup, le savoir de l'individuel semble pouvoir faire l'objet d'une conceptualisation théorique fixe et définitive. Il ne s'agit plus de le réduire par objectivation technique, comme chez Granger, par la conjonction de modèles cybernétiques variés et l'adjonction résiduelle d'une stylistique. Mais le but reste clairement celui d'une normation rigide des catégories de l'appréciation clinique (1). Cette théorisation de la clinique passe par une conceptualisation de l'individuel lui-même, qui est rendue possible par une opposition ferme entre l'individualité « formelle » et l'individualité « empirique » – le critère linguistique de l'individualité prévalant sur le critère ontologique. Par ailleurs, comme chez Granger, l'individu est conçu comme le résultat d'un processus d'individualisation. On verra cependant le risque que fait courir à la raison clinique une dichotomie trop radicale entre conception strictement formelle et conception exclusivement empirique de l'individualité. Cette décision implique en effet d'assigner à l'histoire une théorisation rigoureuse, que celle-ci se révèle incapable d'assumer (2). Du coup, cette discipline suscite dans l'épistémologie de Pariente un véritable malaise, prenant en défaut la conception pourtant élargie du savoir qui semblait pouvoir l'accueillir en son sein. Sans élucider parfaitement la difficulté, Pariente a le mérite d'en identifier la présence, mais il contourne plutôt qu'il ne résout le problème, quitte à en faire « l'exception » qui confirme la règle, et à gauchir singulièrement les thèses de Max Weber pour les besoins de sa démonstration²².

1) La connaissance modélisée de l'individualité formelle

Pariente suggère de distinguer entre individualité empirique (matérielle, concrète, située dans l'espace et le temps) et formelle (abstraite du concret spatio-temporel, construite). Cette dernière doit permettre une approche conceptuelle, *modélisée*, de l'individuel²³. Le geste philosophique impliqué n'est plus la confection d'un prêt-à-penser formel, qu'on adapterait par

²¹ Jean Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991 (rééd. Albin Michel, 2006). L'ouvrage s'inspire largement d'un doctorat portant sur « Les mots de la sociologie », et soutenu à l'université de Nantes, en 1980.

²² Dans la mesure où la présente critique de Pariente se veut dialectique, elle suppose une analyse minutieuse de son travail. Le connaisseur du *Langage et l'individuel* pourra passer directement au second point ; un lecteur pressé au point 1) f).

²³ L'importance du *modèle* par opposition au système était en fait déjà présente chez Granger (*Pensée formelle et sciences de l'homme*, *op. cit.*, p. 199 sq). Pariente porte toutefois d'emblée son attention sur la modélisation en langage naturel, caractéristique des sciences humaines (et qui paraît correspondre à ce que Granger appelle le modèle « sémantique »).

retouches (stylistiques) à un individu concret, mais la fabrication d'un patron sur mesure, issu de l'individu en question, et donc s'y adaptant parfaitement. Un tel projet suppose un examen critique des rapports du langage à son objet de connaissance (le monde) : en analysant les procédures d'individualisation mises en œuvre dans chaque forme de langage, on peut identifier le type d'individualité sur lequel elle porte. Ce point de méthode a une certaine importance pour l'évaluation d'ensemble de l'entreprise. Pariente distingue d'abord l'individualité matérielle et formelle (a), puis l'instanciation et l'individualisation (b). L'examen des différents opérateurs d'individualisation (c) lui permet ensuite de dégager la dénivellation comme critère véritable de l'individualité (d) ; la spécificité problématique de la description (e) tenant à ce qu'elle semble conjoindre la désignation de l'individuel, que le langage ordinaire permet, et sa connaissance, qu'il paraît incapable d'assurer (f). C'est en fait la constitution de modèles qui permet de conceptualiser les opérateurs d'individualisation (g), donc d'élaborer une connaissance adéquate de l'individuel (h), selon des modalités spécifiques (i).

a) individualité matérielle et individualité formelle

L'individualité matérielle ne peut que nous échapper, comme l'indique la citation de Bonnefoy (en exergue), car l'empiricité déborde le langage de toute part. Pour échapper à cette figure classique de l'infinité prédicative²⁴, Pariente propose d'élaborer une conception formelle²⁵. Alors que l'individualité matérielle rapporte l'individualité à une région de l'être, la définition formelle possède une double originalité : elle voit dans l'individualité le résultat d'une opération, d'une procédure d'individualisation (et non une propriété fixe), et la rapporte au type ou au niveau de langage par lequel elle est appréhendée²⁶. L'acquis d'une telle approche est triple. (i) D'abord, elle libère d'une conception immédiatement *ontologique*, au sens où on croit à tort que l'individuel est nécessairement un objet concret qu'on localise dans l'espace et le temps. Certes, localiser c'est individualiser, mais il n'est pas vrai que les procédures d'individualisation se réduisent toujours aux procédures de localisation. Rien n'empêche donc de concevoir des formes d'individualités différentes de la forme empirique, des formes telles qu'elles ne conviennent pas aux objets de l'expérience, mais à des objets qui relèvent d'un tout autre type²⁷. (ii) Ensuite, elle

²⁴ C'est l'expérience malheureuse de Bergson, parti à la recherche de l'individuel, et qui explique son opposition au concept, dans un premier temps, puis son effort d'élaboration d'une théorie des « concepts fluides », censés épouser les aspérités de l'individuel (*Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, chap. 1 : « Hésitations bergsoniennes »).

²⁵ *Ibid.*, chap. 2 : « Du concept à l'individuel ».

²⁶ Par ce double souci méthodologique, Pariente est très proche de Granger. On notera toutefois que, par-delà la convergence sur la « procédure d'individualisation », une conception *opératoire* vient remplacer la formalisation feuilletée, et que, d'autre part, le *matériau* de l'opération est d'emblée celui du symbolisme naturel, et non de façon terminale (schématique), comme chez Granger.

²⁷ Granger insiste, au contraire (dans des textes, il est vrai, plus tardifs), sur la dimension nécessairement ontologique de l'opération d'individuation. Aussi bien sa définition du « réel » intègre-t-elle le domaine du non-actuel (le probable,

instaure un rapport de complémentarité, ou de *corrélation* entre l'individuel et le conceptuel, et non une opposition radicale (comme chez Bergson²⁸). L'appréhension des individualités n'est pas en effet une donnée primitive d'où on procéderait, par abstraction, à la conceptualisation : si on élabore des concepts, c'est bien en s'éloignant des données de l'expérience, mais sans s'en éloigner définitivement, et plutôt pour revenir à elles munis des moyens qui nous permettent d'en percevoir l'individualité. Le concept est donc un réquisit de l'opération d'individualisation²⁹.

(iii) Enfin, l'individualité a un caractère *relatif* : aucun objet n'est en lui-même un individu ; il le devient, ou non, en fonction du langage dans lequel on parle de lui³⁰. Pariente distingue la relativité au champ conceptuel, et la relativité culturelle. D'une part, l'élaboration d'un concept provoque un clivage au sein des propriétés des objets auxquels il est destiné³¹. En effet, en tant qu'ils présentent les propriétés qui composent la compréhension du concept, ces objets apparaissent comme les éléments d'une classe. Mais, en tant qu'ils en présentent d'autres, ils demandent à être différenciés, et se prêtent à des actes d'individualisation. De sorte que l'individualisation dépend d'un certain champ conceptuel. D'autre part, la détermination des individus est en même temps relative à une culture. En fait, individualiser, ce n'est pas simplement distinguer, c'est introduire une différence ultime qui n'est pas donnée dans le concept sous lequel on subsume l'objet à individualiser. En conséquence, le niveau où commence l'individualisation est directement dépendant de celui où s'arrête la classification. Or celle-ci peut s'arrêter à des niveaux variables, non seulement d'une culture à l'autre, mais au sein d'une même culture³².

C'est par cette notion d'individualité formelle que Pariente veut se situer à mi-distance de Bergson et de la position qu'il attribue à Granger : contre l'empirisme, il refuse de réserver le

le possible et le virtuel). Cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 159-160.

²⁸ Cf. Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, chap. 1.

²⁹ Comme le montre la très suggestive analyse du comportement de Victor, l'enfant sauvage (*ibid.*, p. 42 sq), la théorie selon laquelle la suppression des concepts découvrirait l'individualité qu'ils masquent relève d'une illusion, que Pariente explicite parfaitement : « On imagine trop aisément que l'accès à la réalité dans ce qu'elle a d'individuel constitue, dans le sens logique de fondement et dans le sens chronologique d'origine, la base de l'expérience humaine ; c'est pourquoi on constate que l'homme ne réussit pas toujours à rejoindre cette réalité, on s'en prend aux concepts qu'on en vient à décrire comme des voiles qui dissimulent ou des masques qui travestissent cette réalité. La voie n'est pas longue qui conduit alors de ces accusations à l'affirmation qu'il suffit d'éliminer ces obstacles pour atteindre la sphère de l'individualité, comme si la disparition du concept était une condition suffisante de la présence de l'individuel » (*ibid.*, p. 38).

³⁰ Sur ce point de la *relativité*, Pariente est encore une fois très proche de Granger, qui parle toujours d'individuel-génomène. Cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 159-160.

³¹ Chaque concept apparaît en effet comme un point de vue sous lequel on est disposé à envisager d'un même coup plusieurs objets. La constitution d'un concept et l'annulation des différences sur tout le domaine qui correspond à son extension sont les deux faces, positive et négative, d'une même opération. Et si le concept peut s'appliquer sans difficultés à chacun des objets qui font partie de son extension, c'est précisément parce qu'il n'a rien retenu de leurs différences.

³² Selon les structures de l'expérience, en effet, la classification ne s'arrête pas et l'individualisation ne commence pas au même niveau dans toutes les langues (*ibid.*, p. 40). Cette remarque aurait pu conduire Pariente à une orientation plus casuistique et interprétative de la clinique : cf *infra*, conclusion.

statut d'individualité aux seules données spatio-temporelles ; contre le rationalisme, il n'accepte pas non plus de traiter l'individualité comme une notion négative, définie par l'extra-conceptualité, l'écart ou la redondance³³.

b) instanciation et individualisation

Reste que, comme le dit Pariente, « l'affirmation qu'il existe une corrélation entre le conceptuel et l'individuel pose au moins autant de problèmes qu'elle en résout »³⁴, car le concept n'est pas à lui seul l'instrument de cette corrélation : l'individualisation est, comme l'abstraction, un travail délicat. En fait, il faut considérer le problème en termes de classification, et distinguer l'instanciation, processus de singularisation de l'élément d'un *système*, et l'individualisation, processus de singularisation de l'élément d'un *modèle*.

L'instanciation désigne le passage de la *classe* à l'*élément*. Une classe enferme dans son extension un ensemble d'objets qui, par rapport à elle, sont autant d'éléments, et qui, envisagés dans leur rapport entre eux, sont des co-éléments. Ces termes signifient que ces objets possèdent tous, au même titre, une même propriété ou un même groupe de propriétés. Quand on passe de la classe à un de ses éléments, on doit donc négliger celles des propriétés de l'objet choisi qui ne dépendent pas de la classe dont il est élément. On choisit en effet un élément seulement parce qu'il possède telle ou telle caractéristique, si bien que l'instanciation se déroule tout entière dans la sphère de *l'abstraction* : même si l'élément sur lequel elle porte est différent en fait de tous ses co-éléments, il n'est pas choisi du fait de ses différences.³⁵

L'individualisation représente, quant à elle, le processus inverse de l'abstraction. Un individu appartient toujours, par l'une ou l'autre de ses propriétés, à une classe ; sous ce rapport, il est toujours élément (un individu absolu, n'appartenant à aucune classe, n'est pas pensable). Toute individualisation implique donc une instanciation, mais sans s'y réduire. En effet, individualiser, c'est assigner à un membre d'une classe donnée une marque capable de le distinguer, c'est-à-dire de l'opposer à tous les autres. Et, du fait que son appartenance à la classe en question l'identifiait à ceux-ci, l'individualisation doit extraire l'objet sur lequel elle porte de la classe dans laquelle il reposait, pour le situer sur un niveau différent de celui qu'occupent les autres membres : en ce sens, elle est *dénivellation*. On voit donc bien que l'individualisation, en tant qu'elle réintroduit, à propos d'un objet, les différences qu'il avait fallu annuler pour le considérer

³³ On a vu que la position de Granger était en réalité plus nuancée.

³⁴ Pariente, *Le langage et l'individuel*, op. cit., p. 53.

³⁵ *Ibid.*, p. 53-54.

comme élément d'une classe, représente le processus inverse de l'abstraction, alors que l'instanciation opère à l'intérieur de l'abstraction.³⁶

On comprend pourquoi le problème de l'individualisation est de nature linguistique. Puisque notre langage se compose pour une grande partie de concepts qui correspondent à autant de classes, comment peut-il appréhender un individu ? Si, de la classe à l'individu, il y a discontinuité, dénivellation, comment donc un langage fait de concepts (noms communs) peut-il rejoindre l'individuel ? De fait, aucune subdivision de concept ne conduit à un individu déterminé³⁷ ; et l'individualité ne se trouve pas au bout d'un produit logique, bien que chaque concept qui s'ajoute au premier en restreigne l'extension. Les constituants conceptuels du langage ordinaire seraient donc incapables d'appréhender l'individuel, si celui-ci ne possédait pas d'autres moyens susceptibles d'accomplir cette tâche : c'est le rôle des opérateurs que sont les noms propres, les indicateurs et les descriptions définies.

c) les opérateurs d'individualisation

Ces opérateurs ont pour caractéristique, du point d'une sémantique logique, de ne se rapporter qu'à un seul être, alors que les prédicats se rapportent à plusieurs³⁸. L'intérêt qu'ils ont suscité chez les logiciens est riche d'enseignement. Russell cherchait ainsi à se débarrasser des descriptions définies par paraphrase, quel que soit le contexte de leur apparition³⁹, et Quine considérait la catégorie *entière* des termes singuliers – noms propres et indicateurs compris – comme théoriquement superflue, le langage pouvant selon lui s'en passer tout en restant capable de parler des objets individuels⁴⁰. En fait, l'effort d'élimination des termes singuliers présente l'avantage de dissocier rigoureusement les questions de signification et les questions de référence. En effet, les termes singuliers n'enveloppent pas seulement une méthode d'identification, mais aussi une présupposition d'existence – leur spécificité résidant précisément dans l'imbrication de ces deux composantes. Le but de Quine est de séparer ces deux sortes de questions afin que la construction de son langage ne dépende pas de l'*existence* des objets dont il parle, c'est-à-dire : qu'il n'y ait pas de proposition bien formée à laquelle on ne puisse pas savoir quelle valeur de vérité il faut attribuer. L'évacuation des termes singuliers n'entraîne donc pas l'impossibilité de

³⁶ *Ibid.*, p. 54-55.

³⁷ *Ibid.*, p. 56-57.

³⁸ Pariente ramène cette opposition à la différence logique entre termes singuliers et généraux, liée à la théorie de la référence. La valeur de vérité des termes généraux varie avec leur extension : dans l'extension d'« homme », on trouve tous les hommes ; dans celle de « satellite naturel de la Terre », on ne trouve que la Lune ; dans celle de « centaure », on ne trouve rien. L'important n'est donc pas tant l'extension proprement dite que *l'ensemble* des valeurs de vérité et de fausseté, constitué par une référence qui s'adresse à plusieurs êtres, et non à un seul. Cf. *ibid.*, p. 59.

³⁹ Cf. « On denoting » (Russell 1905). La paraphrase fonctionnelle de la façon suivante : « L'auteur de *Waverley* était Ecossais » devient « il y a un x tel que 1° " y a écrit *Waverley*" est toujours équivalent à " y est identique à x " et 2° x est Ecossais ».

⁴⁰ W.V.O. Quine, *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1977, § 37-38.

parler des objets singuliers, pas plus qu'elle n'implique qu'on renonce à employer l'opérateur de singularisation qu'ils comportent. Elle oblige seulement, pour plus de clarté, à assurer autrement la prise du langage sur ces objets, en associant le fonctionnement de cet opérateur à un terme général⁴¹.

La logique nous enseigne ainsi que l'emploi des termes singuliers est théoriquement superflu. Mais si le langage ordinaire y a recours de façon si obstinée, c'est parce qu'il n'est pas chargé de seulement désigner des objets individuels, mais de les désigner *compte tenu* de certaines articulations de l'univers. Indicateurs et noms propres sont en effet indispensables au langage ordinaire pour être fidèle non seulement aux choses, mais aussi à leur organisation autour de nous, à leurs lignes de force : les indicateurs en centrant le discours sur son émetteur, les noms propres sur son récepteur ou son objet⁴². Si l'un de ces deux outils linguistique venait à manquer, « le langage basculerait soit vers l'égoïsme, soit vers l'objectivisme, et ne traduirait plus la présence de l'homme au monde »⁴³. Par les indicateurs, il tient compte de la subjectivité ; par les noms propres, il tient compte des reliefs de l'univers. Par leur antagonisme, les uns et les autres permettent au langage d'assurer *à la fois* une fonction pragmatique et une fonction sémantique, alors que la logique commence par dissocier nettement ces deux fonctions⁴⁴. C'est donc à bon droit que Pariente peut conclure que le langage ordinaire « n'est pas primordialement ordonné [aux] exigences » de la logique⁴⁵. Chaque opérateur possède ses propres spécificités⁴⁶.

1- le nom propre

Le nom propre est caractérisé par sa stabilité, par opposition à la grande labilité des indicateurs : il vise en effet à individualiser en lui-même, et à titre permanent, l'objet auquel il s'applique. S'il n'y parvient pas toujours, c'est qu'il n'individualise que dans des limites variables,

⁴¹ Techniquement, la réalisation d'un langage sans nom propre ni indicateur, et pourtant capable d'appréhender l'individuel, passe par une réduction de toutes les propositions, y compris les propositions singulières, soit aux propositions universelles, soit aux propositions existentielles. Ainsi, « Voltaire » est remplacé par une description « l'objet x qui voltairise » (au sens du « dénommé "Voltaire" ») et « cette pomme » devient « la présente pomme » (cf. Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 64).

⁴² Les indicateurs rapportent l'énoncé au fait de l'énonciation (Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963-73), assurent la présence de « l'homme dans la langue » (Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966/1974) : ils attestent que le langage est parlé par quelqu'un et qu'il fait du sujet parlant le centre provisoire du monde. Les noms propres assument une fonction parallèle, mais du côté de l'objet du discours, et non plus de son sujet.

⁴³ Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 67.

⁴⁴ En soulignant que le langage ordinaire combine une dimension strictement logico-sémantique, selon laquelle « être, c'est être une valeur d'une variable » (W.V.O. Quine, *Méthode de Logique* (Paris, Armand Colin, 1973), p. 224) avec une fonction de *communication*, Pariente nous semble retrouver bien des aspects de l'analyse consacrée par Granger à la *pragmatique pure*. Cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 116-123.

⁴⁵ Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 68.

⁴⁶ Le lecteur pressé pourra passer outre cette analyse, et aller directement à son résultat, à la fin du point (d) : la dénivellation est le véritable critère logique de l'individualité.

la société contrôlant le processus de nomination et lui imposant ses normes⁴⁷. Sur la question difficile de savoir si les noms propres peuvent avoir un sens, en plus de leur fonction référentielle de « désignateur rigide » (Kripke), Pariente arbitre les thèses de Gardiner et de Lévi-Strauss. Gardiner élimine toute signification du nom propre qui, selon lui, individualise purement à titre de *signifiant*, et non en vertu du *signifié* dont il peut, par ailleurs, être le véhicule⁴⁸. Pour Lévi-Strauss, au contraire, les noms propres jouent toujours le rôle d'indicatifs de classe et, à ce titre, ne sont pas dépourvus de signification ; de sorte qu'il faudrait atténuer la distance communément admise entre noms propres et noms communs pour rendre compréhensibles certaines données ethnologiques qui ne sont pas de la compétence des linguistes⁴⁹. En cherchant à concilier les deux thèses, Pariente retrouve les conclusions de Granger⁵⁰ : les noms propres ne fonctionnent pas comme des noms communs ; le signifiant en tant que tel a une part essentielle dans leur fonctionnement comme opérateur d'individualisation ; du coup, même si, dans d'autres emplois, ce signifiant est associé à un signifié, cette association permet au plus d'expliquer les raisons de l'assignation du nom, mais pas de rendre compte de son mode d'action⁵¹.

Est-ce à dire que l'on peut établir une relation systématique entre les différences entre signifiants et les différences entre individus ? A première vue, la nature de cette homologie semble confuse, et sa portée limitée. En effet, les différences entre individus échappent dans une grande mesure à la conceptualisation, d'abord parce que l'analyse de l'individuel enveloppe l'infini, et qu'il n'est jamais possible de tout dire sur l'individu ; ensuite, parce que une différence, par exemple une nuance de blondeur entre deux individus, n'est pas complètement déterminable par concepts. De sorte qu'il paraît difficile d'établir un rapport intelligible entre ces deux systèmes de différences que sont, d'un côté, des individus distingués les uns des autres par des traits relativement indéfinis et en nombre infini, et, de l'autre, des signifiants présentant chacun un nombre fini de traits définis. Les différences entre signifiants sont apparemment d'un tout autre ordre que les différences entre individus. En réalité, l'homologie n'est pas à chercher du côté du contenu des différences, au sens où rapporter tel trait distinctif de l'individu à tel trait distinctif de son nom propre, ce serait admettre qu'il existe ou qu'il devrait exister une relation intelligible

⁴⁷ Ainsi, chez les Dakota, les noms propres sont des noms ordinaux qui sont donnés selon l'ordre de naissance des garçons ou des filles : ce système de nomination ne singularise qu'à l'intérieur d'un groupe familial donné, mais pas au sein de la société prise dans son ensemble. Cf. *ibid.*, p. 69.

⁴⁸ A. H. Gardiner, *The Theory of Proper Names*, Londres, Oxford University Press, 1957.

⁴⁹ Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, p. 242-269.

⁵⁰ Granger, qui fait du nom propre l'une des cinq « conditions protologiques » du symbolisme naturel considère la fonction *sémantique* du nom propre comme secondaire par rapport à sa fonction première, *indexicale, pragmatique* (« interpellation virtuelle ») – cf. son analyse du nom « Giorgione » : Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 106. Les analyses des deux auteurs sont à peu près contemporaines : Granger, « A quoi servent les noms propres », *Langages* (66), 1982 ; Pariente, « Le nom propre et la prédication dans les langues naturelles », *Langages* (66), 1982.

⁵¹ Pariente dissocie donc *l'emploi* du nom propre et les connaissances (éventuelles) que donne sur l'individu dénommé le *contexte* de cet emploi (Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 75-79).

entre chaque nom propre et son porteur. En effet, lorsque deux noms opposent deux hommes, ce n'est pas parce que leur emploi enveloppe la détermination de deux ensembles de traits physiques et moraux, mais parce qu'ils les singularisent d'emblée, les posent comme immédiatement différents, sans attendre l'inventaire des caractéristiques particulières de chacun d'eux. De sorte que, en réalité, assigner un nom propre à quelqu'un, ce n'est pas dire *en quoi* il est différent, mais seulement *qu'il* est différent ; ce n'est pas préciser le contenu des traits qui le différencient, mais c'est signaler qu'il présente un ensemble de traits qui le différencient. Autrement dit, « l'essentiel n'est pas le rapport d'un nom propre à un individu, mais celui de l'ensemble des noms propres à celui des individus qu'ils désignent », et l'homologie joue à un niveau second, chaque individu étant différent des autres, comme son nom propre est différent des autres⁵².

Platon ironisait, dans le *Cratyle*, sur l'impasse d'une approche étymologique du nom propre. Pariente (avec Granger) va plus loin, en soulignant que « l'insignifiance du nom propre » est « essentielle à son fonctionnement »⁵³. C'est qu'il se borne, dans le langage ordinaire, à établir une correspondance, en principe bi-univoque, entre un individu et une suite de phonèmes. La correspondance joue seulement entre l'individu et le signifiant, et le signifié qui peut éventuellement y associé n'intervient pas de façon essentielle. En cela, le langage fait preuve d'une grande plasticité puisque, même si les signifiés qu'il véhicule ressortissent à la classification et sont, de ce fait, impropres à la désignation, il parvient à désigner en se servant des signifiants qui constituent le support de ces signifiés, autrement dit en ne retenant que la face signifiante des concepts⁵⁴. Reste que, s'il peut servir d'instrument de repérage, le nom propre ne saurait procurer de connaissance de l'individu auquel il s'applique⁵⁵.

2- les indicateurs (indexicaux)

Alors que les noms propres individualisent un objet en lui-même, de façon absolue, les indicateurs procèdent de façon relative, par rapport au sujet parlant – raison pour laquelle un langage sans indicateur, comme celui de la logique, est toujours possible, mais ne peut jamais constituer un équivalent véritable du langage effectivement parlé. On distingue trois types d'indicateurs⁵⁶ : ceux relatifs à l'émetteur et au récepteur du message (pronoms personnels des

⁵² *Ibid.*, p. 80-81. Comme le dit Pariente, « peu importe la nature de ces différences, c'est le fait de la différence qui compte. Le nom propre est la forme vide, ou, au plus, quasi-vide, de la différence ».

⁵³ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁴ *Ibid.* : l'existence des noms propres constitue « un indice privilégié des ressources que le langage tire de sa propre nature ».

⁵⁵ *Ibid.*, p. 84 : pris en lui-même, le nom propre ne fait qu'« assigner à son porteur une position singulière au sein d'un groupe sans en expliciter la singularité ».

⁵⁶ *Ibid.*, p. 86.

deux première personnes, pronoms et adjectifs possessifs liés aux mêmes personnes) ; les circonstances temporelles de l'émission (« aujourd'hui », « hier », « demain », les adjectifs « présent », « passé », les temps des verbes) ; les circonstances locales (« ici », « là », « là-bas », les démonstratifs en général⁵⁷). Les indicateurs sont des signes codés de manière à ne tenir leur détermination dernière que de l'emploi effectif dans un message⁵⁸. Autrement dit, « la présence d'un indicateur permet d'individualiser le contenu d'un message par rapport à ce message lui-même », et « transforme l'énonciation en un déterminant de la référence de l'énoncé »⁵⁹. En fait, pour fonctionner, un indicateur dissocie, au sein d'un message, le contenu de signification et l'occurrence effective ; il oblige les interlocuteurs à traiter cette occurrence comme un événement du monde, qui se produit à un certain moment et en un certain lieu, donc comme une réalité absolument singulière⁶⁰. Si d'autres caractéristiques de l'énonciation singularisent le message, seules celles qui dépendent de la nature événementielle du message comme réalité objective ont été retenues par les langues⁶¹.

Chacun des groupes d'indicateurs, remarque Pariente, correspond à l'une des trois conditions qui sont toujours réalisées dans une situation dialogique : le message est émis par un locuteur, pour un récepteur, à un certain moment, dans un certain lieu. Et ces conditions sont d'une nature telle que le message, comme processus observable, est toujours singularisé. D'un message à l'autre, en effet, au moins l'une des conditions se trouve modifiée (la date), deux si le récepteur prend à son tour la parole, et trois si un dialogue a lieu au cours d'une promenade⁶². L'usage des indicateurs est ainsi régi par des conditions pragmatiques d'énonciation, qui ne peuvent jamais être identiques. Certes, un indicateur peut avoir un sens, envelopper une

⁵⁷ Les démonstratifs posent un problème particulier, dans la mesure où ils peuvent être utilisés comme *indicateurs*, pour situer un objet dans le voisinage de l'émetteur (« ce livre m'est très utile), ou comme *représentants*, pour faire référence à une réalité déjà désignée dans le message au sein duquel ils figurent (« je ne peux te prêter mon Larousse, ce livre m'est très utile »). Dans le cas de l'indicateur, c'est la situation non-linguistique dans laquelle le démonstratif apparaît qui en détermine la référence ; dans le cas du représentant, c'est le contexte linguistique qui le fait. Arguant de cette dualité d'emploi, Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 255) niait tout point commun entre indicateur et représentant syntaxique. En réalité, cette différence d'usage ne doit pas prévaloir sur la propriété de désignation d'un objet proche, qui leur est commune. D'ailleurs, tous les indicateurs ont une extension indéfinie, là où celle des concepts est définie ; et tous s'appliquent aux objets qu'ils désignent de façon provisoire (et non de façon permanente comme les noms propres). Ils constituent donc une classe unique.

⁵⁸ C'est parce qu'ils ne se rapportent pas directement à l'ego, mais au message même dans lequel ils apparaissent qu'on ne peut les nommer, avec Russell, des « egocentric particulars ». De fait, « ici » n'est pas l'endroit où *je* parle, mais celui où *je parle* : c'est celui où un locuteur quelconque prononce ces phonèmes.

⁵⁹ Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 88.

⁶⁰ C'est la raison pour laquelle Reichenbach les désigne par le terme d'« exemplaire » (token), en parlant de « token-reflexive words » (Reichenbach, *Elements of Symbolic Logic*, New York, McMillan, 1947). Sur cette token-réflexivité, cf. Récanati (*La transparence et l'énonciation*, Paris, Seuil, 1979, p. 153-172).

⁶¹ Pariente cite notamment la vitesse du débit de l'émetteur, le timbre, la hauteur de voix, tous éléments qui relèvent de la psycho-physiologie de l'émetteur et n'ont pas donné lieu à la formation d'indicateurs (*Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 89-90). Granger mentionnait, au-delà de la seconde articulation du langage, la possibilité d'une articulation prosodique, tout en notant que les modulations de l'intonation renvoyaient à la « haute mer » de l'appréciation de l'expression de la subjectivité (cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 105).

⁶² Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 90.

composante de prédication (« il s'appelle ... » laisse attendre un prénom masculin), un facteur de classification (« il habite... » laisse attendre un indicateur de localisation, non de personne ou de temps). Mais cela ne suffit pas à rendre compte de sa vertu individualisante. Considérer que le message est un événement du monde, c'est souligner que le langage est un processus matériel, une chose qui est elle-même au monde, parmi les autres⁶³. En traitant le message comme un événement qui se produit dans le monde et en altère la figure, les indicateurs « donnent au langage la capacité de servir de principe de clivage pour l'expérience »⁶⁴. En un sens « profond »⁶⁵, ils nous rappellent que ce n'est que parce qu'il est lui-même au monde que le langage a prise sur le monde, comme le prouve le fait que la valeur de vérité de certains énoncés très simples peut être déterminée par les indicateurs qu'ils contiennent (« je parle », « je ne parle pas »)⁶⁶.

La tentative de Reichenbach pour constituer un langage logique purement extensionnel, ne contenant que des termes substituables *salva veritate*, donc sans indicateurs, mais conservant des capacités d'individualisation, est particulièrement instructive. Que ce soit par la réduction des trois groupes d'indicateurs à un seul, ou le procédé général de paraphrase désindexicalisante, elle provoque en effet une « décentration du langage », en coupant tout lien entre la fonction sémantique de référence et les conditions pragmatiques dans lesquelles est produit un message. Comme le remarque bien Pariente, le procédé ne vaut que pour un langage qui n'est pas parlé, car dès qu'on les prononce les énoncés de Reichenbach ne sont plus assurés de posséder la même valeur de vérité que ceux qu'ils doivent remplacer ». Une telle tentative n'a donc de pertinence que pour la logique⁶⁷. De fait, la présence des indicateurs dans le langage ordinaire, comme celle des noms propres, « atteste l'irréductible spécificité de ce type de langage », et la tentative faite pour les supprimer ne peut qu'apparaître « tout à fait artificielle par rapport à la parole concrète »⁶⁸.

⁶³ Pariente juge que nous avons tendance à oublier cette dimension « événementielle » de la parole vive. On peut y voir une réaction contre les linguistiques post-saussuriennes ayant rigidifié outre mesure l'opposition entre « langue » et « parole », c'est-à-dire un certain structuralisme dont Benveniste cherchait à se démarquer par une linguistique de l'énonciation.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 92.

⁶⁵ *Ibid.* p. 93 : la tentative logique d'une éradication des indicateurs « ne peut être menée qu'à condition de ne pas respecter la nature profonde du langage ordinaire ».

⁶⁶ Du point de vue de l'analyse logique, l'énoncé « je parle » est toujours vrai (à la condition de faire l'objet d'une véritable émission), sans être une tautologie (proposition composée de proposition élémentaires, dont la valeur de vérité dépend de l'articulation des conditions de vérité de ces propositions). De même, l'énoncé « je ne parle pas » ne peut manquer d'être faux, même s'il ne peut être à ce que la logique considère comme une contradiction. On rapprochera ces analyses de celles que Granger consacre au « paradoxe du Taciturne », critère d'identification des conditions protologiques du langage et de la pragmatique « pure ». Cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 116-123.

⁶⁷ Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 98. Il faudrait dire avec Granger qu'elle vaut pour les symbolismes formels en général.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 97-99.

Outre les conditions pragmatiques, le fonctionnement des indicateurs est aussi régi par des conditions *génétiques*. Pariente le montre par sa fine analyse de l'apprentissage des indicateurs par l'enfant⁶⁹. En fait, on ne peut employer correctement les indicateurs, à l'émission comme à la réception, qu'à condition d'avoir appris à situer ce dont on parle non pas en soi, mais par rapport au message où il en est parlé. La difficulté réside en ceci que, si l'emploi des indicateurs exige du sujet parlant qu'il détermine ce qu'il veut dire par rapport à l'énoncé où il le dit, et si cet énoncé pris en lui-même, est un événement du monde, « le sujet ne maîtrise les indicateurs qu'à partir du moment où il devient capable de se situer dans le monde », donc de se concevoir comme n'en étant qu'une partie⁷⁰. On n'acquiert la puissance de désigner que dans la mesure où on en reconnaît les limites spatiales et temporelles, où on admet sa propre impuissance à faire en sorte que les objets ou événements soient toujours et en eux-mêmes ce qu'ils semblent être à un moment de l'expérience. Qu'il ne soit pas possible de faire cette acquisition nécessaire sans « angoisse », on peut en avoir la preuve *a contrario* dans les dérèglements de l'usage des indicateurs afférents à l'expérience schizophrène⁷¹. Les données pathologiques ou génétiques (que le sujet accepte de se concevoir comme partie du monde) recourent donc exactement les données linguistiques (dès que le sujet parle, le sujet détient les moyens de toujours satisfaire à cette exigence⁷²) : c'est d'un même mouvement que le sujet, en se concevant comme étant une partie du monde, renonce à être en un simple spectateur, extérieur et supérieur (au prétexte qu'il parvient à tenir un discours sur lui), et qu'il y insère ses paroles comme autant d'événements discrets.

Si les indicateurs permettent de désigner l'individuel, c'est qu'ils ont en commun avec les noms propres d'être des opérateurs d'individualisation, attestant la relativité de l'individu au langage qui l'appréhende. Dans le cas des indicateurs, l'opération consiste à déterminer l'objet qu'on veut individualiser uniquement par référence au message dans lequel on parle de lui. L'indicateur qui désigne l'objet devient son représentant au sein de l'univers symbolique, et c'est par son intermédiaire que l'objet individualisé devient le support des prédications dans lesquelles sont explicitées ses propriétés⁷³. Aussi importe-t-il peu, dans un premier temps, que la désignation initiale laisse dans l'ombre certaines propriétés de l'objet, dans la mesure où celles-ci peuvent toujours être explicitées ultérieurement. En revanche, il faut que la désignation elle-même soit, dès le départ, dépourvue d'ambiguïté, pour que les précisions futures soient bien assurées de se

⁶⁹ *Ibid.*, p. 100-102.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 101. C'est là une épreuve difficile – voire un trauma –, particulièrement pour l'enfant.

⁷¹ *Ibid.*, p. 101-103.

⁷² *Ibid.*, p. 104 « Il suffit pour cela de se rendre compte que les paroles qu'on profère sur les choses sont choses elles aussi et que, en disant ce qui est, on donne l'être à ce qui (est) dit ».

⁷³ *Ibid.*, p. 105 : « sitôt que la désignation a eu lieu, l'objet est voué à la prédication ».

rapporter au même objet. Reste que, si on voit bien pourquoi le message doit lui-même être perçu comme individuel, pour qu'ait lieu l'individualisation de l'objet qu'il désigne, on ne comprend pas comment. Le message ne saurait être appréhendé comme individuel au moyen d'un indicateur, car on risque de tomber dans une régression à l'infini. Pour Pariente, « l'appréhension comme individuel du message considéré échappe aux explications analytiques », et qu'il s'agit d'un « donné » que nous sommes contraints de « postuler »⁷⁴. En fait, « on ne peut se servir correctement des indicateurs qu'à condition de *traiter* ses messages comme des individus, mais on ne peut jamais *dire* en quoi ils le sont, et, par conséquent, on ne peut pas non plus avoir appris par concepts à le faire ». C'est à l'usage qu'on finit par « attraper » le procédé, comme pour les noms propres⁷⁵. Dans les deux cas, souligne Pariente, l'individu parlant résout la difficulté sans avoir appris intellectuellement à le faire : « afin de désigner l'individuel, le langage recourt à des éléments qui sont donnés sitôt qu'on parle »⁷⁶.

On doit en conclure que l'individualisation qui se fait dans le langage met en jeu des éléments *non-conceptuels*, et que son fonctionnement repose sur leur présence. Autrement dit, les indicateurs, comme les noms propres, permettent de « repérer l'individuel, mais non d'énoncer son individualité ». C'est donc en renonçant à sa fonction classificatoire que le langage peut se vouer à la désignation⁷⁷. Toutefois, cet abandon de la connaissance est tout provisoire car, en consentant à repérer sans connaître, les opérateurs permettent indirectement la connaissance, la désignation de l'individu rendant possible l'attribution « des prédicats qui lui appartiennent »⁷⁸. Cette « ruse » du logos a donc une valeur prométhéenne, puisque le langage procède ainsi, de façon différée, à l'accroissement du savoir⁷⁹.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 107.

⁷⁵ Pour que les noms propres fonctionnent efficacement, on doit savoir que la suite de phonèmes qui en constitue la forme sonore n'est justement qu'un signifiant, et non pas le support d'un signifié. Mais comment le savoir si « nous n'avons jamais appris la liste de tous les noms propres de la langue qu'on parle »? Croire qu'on pourrait faire l'acquisition de ce mode d'emploi de façon analytique, en disant par exemple : « 'Claude' désigne cette personne », et en désignant quelqu'un du doigt, ce serait supposer réglé, à peu de frais, le problème de l'acquisition des indicateurs.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 108.

⁷⁷ C'est ce renoncement qui empêche de réfléchir sur les indicateurs dans les termes classiques d'une théorie de la signification (par exemple, un indexical n'a pas de synonyme), comme les difficultés de Davidson en témoignent (cf. Philippe Lacour, « Sens et interprétation dans la philosophie de Donald Davidson. Contribution à une histoire critique de la notion de signification », à paraître). Pour Pariente, la différence est si forte entre l'indicateur, qui réfère sans signifier, et les prédicats ordinaires, qu'elle justifie la reprise de la distinction entre synthétique et analytique, par-delà la critique de Quine. A noter que Granger redonne, lui aussi, un sens à cette distinction, mais de façon interne au symbolisme formel (l'analytique est la pure corrélation opération-objet, le synthétique le contenu formel). Cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 100.

⁷⁸ Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 115.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 110 : noms propres et indicateurs « répondent exactement aux besoins d'un être que dépasse la complexité de l'univers dont il fait partie », et enseignent que, « une fois de plus, les hommes ont réussi à faire un moyen de ce qui pouvait être un obstacle insurmontable ».

3- les descriptions

La description est un opérateur d'individuation très particulier. Contrairement aux deux premiers, en effet, elle ne se contente pas de repérer l'individuel (« ce mois-ci », « octobre »), mais apporte un élément de connaissance relatif à l'objet désigné, en énonçant un prédicat à son sujet (« le mois des vendanges »). Autrement dit, les descriptions semblent capables non seulement d'individualiser leur objet, mais aussi de l'individualiser « en disant de lui quelque chose, au lieu de recourir à des moyens non-prédicatifs »⁸⁰. Il convient de distinguer différents types de descriptions : une première ligne de partage sépare les descriptions *définies* (« le député ») de celles qui sont *indéfinies* (« un député »), selon qu'on se propose de particulariser ou non l'individu qu'elle désigne. Un second clivage oppose les descriptions *relatives* (« le député que j'ai rencontré hier ») aux descriptions *absolues* (« l'inventeur de l'imprimerie »). Puisque les descriptions relatives comportent en leur sein des opérateurs d'individualisation, leur traitement relève largement du cadre esquissé précédemment. Ce sont donc en fait les descriptions absolues qui posent problème, puisqu'elles prétendent désigner un individu donné par des moyens purement prédicatifs, et que cela paraît incompatible avec la définition extra-conceptuelle de l'individualité, telle qu'on la trouve par exemple dans les indicateurs ou les noms propres.

C'est un fait remarquable, souligne Pariente, que l'individualisation prête à *discussion* quand elle est accomplie par le moyen d'une description. Par exemple, lors d'un constat d'accident automobile, les versions divergent fréquemment. Au contraire, une individualisation par indicateur est incontestable⁸¹. Et si l'emploi du nom propre, à la différence de ce qui arrive avec les indicateurs, peut être incorrect (comme dans un quiproquo), on ne doute cependant jamais que le nom s'applique à un individu. On voit donc que de fortes contraintes pèsent sur l'individualisation descriptive. En fait, si la description occupe une position singulière au sein des opérateurs, c'est qu'elle a un *sens*. Aussi bien suffit-il souvent de l'examiner pour savoir si elle désigne effectivement une entité (« l'auteur de l'*Odyssée* »), ou si ce n'est qu'une apparence (« l'inventeur de la quadrature du cercle »), alors qu'un nom propre (et *a fortiori* un indicateur) ne contient rien qui permette de déterminer s'il s'applique ou non à un individu défini (pour le savoir, il faut disposer d'une information extérieure). Parce qu'il combine des concepts, l'énoncé même d'une description contient des éléments permettant d'apprécier sa capacité d'individualisation⁸². En ce sens, une description relève bien de l'ordre de la prédication.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 116.

⁸¹ *Ibid.*, p. 118 : « Je puis me tromper en affirmant que tel endroit se trouve dans tel département, mais je ne puis être dans l'erreur quand je le désigne par « ici » puisque les conditions de fonctionnement des indicateurs sont telles qu'un lieu quelconque devient un « ici » sitôt qu'un énoncé effectivement émis le baptise ainsi ».

⁸² *Ibid.*, p. 119 : « une description porte en elle-même, à la différence des opérateurs, les éléments de la critique qu'il peut y avoir lieu de faire de sa capacité d'individualiser un objet ».

Mais comment une expression de nature prédicative peut-elle parvenir à individualiser ? Pour cela, non seulement il est nécessaire qu'existe un individu qui réponde à la description, mais il faut encore que cet individu soit *le seul* à le faire. Cette clause d'unicité équivaut à une individualisation parce qu'elle conjugue deux affirmations : d'abord, l'objet décrit n'est pas individualisé en ce qu'il est simplement porteur d'un prédicat quelconque, mais en ce qu'il est présenté comme seul porteur (c'est l'exclusivité de l'appartenance à une classe donnée qui est soulignée) ; ensuite, l'objet n'est pas individualisé comme le possesseur exclusif d'un prédicat en général, mais d'un prédicat déterminé. Dès qu'on a compris que « c'est en traitant un objet comme possesseur *exclusif* d'un prédicat *déterminé* qu'on peut le distinguer de tous les autres », on peut rapprocher individualisation par description et par opérateur, dans la mesure où, dans les deux cas, l'opération consiste à rapporter l'objet à une singularité. La différence tient à ceci que les opérateurs, au sein d'une classe (« rivière »), affectent un membre d'une particularité (par monstration effective : « cette »). C'est en constituant de la sorte une singularité extra-conceptuelle, par rapport à laquelle est posée celle de l'objet sur lequel ils portent, qu'ils parviennent à individualiser (« cette rivière »). Alors que, dans le cas de la description, la singularité est celle d'une classe à *un seul* membre (étant entendu qu'une classe à plusieurs membres n'en individualise aucun, puisqu'elle les unifie tous sous le même concept)⁸³.

Le rapprochement esquissé entre individualisation par description et par opérateur ne manque pas de poser cependant un problème *logique*, puisque les opérateurs nous apprennent que l'individu empirique est extra-conceptuel (par le nom propre ou l'indicateur, il est repéré, mais ne se prête à aucune connaissance), et que la description semble l'appréhender de façon conceptuelle⁸⁴. Alors que « cette rivière » distingue⁸⁵ celle-ci de toutes les rivières virtuelles, une classe à un seul membre, comme celle que constitue la description, exclut la présence virtuelle d'autres individus dont on pourrait distinguer cet hapax. Elle ne saurait donc constituer un champ d'individualisation virtuelle⁸⁵. La clause d'unicité qu'induit la description semble ainsi entrer en contradiction radicale avec la vocation individualisante. La résolution de cette énigme logique passe par la reconnaissance que le champ d'individualisation virtuelle sur le fond duquel se détache l'objet décrit ne coïncide pas avec la classe qui intervient dans la description. En fait, dans la description, « les individus virtuels par rapport auxquels on individualise ne sont pas

⁸³ *Ibid.*, p. 120 : « La description individualise donc parce qu'elle transmet la singularité d'une classe définie au membre de cette classe, et elle peut transmettre cette singularité justement parce que l'objet considéré en est le seul membre ».

⁸⁴ *Ibid.*, p. 121 : comment « concilier l'extra-conceptualité de l'individu empirique avec le fait (...) que la description individualise son objet en fonction d'une classe, et en énonçant son appartenance à cette classe ? ».

⁸⁵ *Ibid.*, p. 121 : « s'il doit y avoir plusieurs objets dans le champ pour que l'un d'entre eux soit individualisé, comment l'énoncé même qui interdit cette pluralité pourrait-il individualiser ? ».

explicitement donnés avec elle comme ils le sont avec ‘cet homme’⁸⁶ : ils appartiennent à ce que Pariente appelle une *classe d’inclusion*. Ainsi, la description « l’inventeur de l’imprimerie » oppose l’être qu’elle désigne (Gutenberg) à tous les autres membres de toute classe qui peut être considérée comme incluant la classe-unité définie dans la description (celle des inventeurs, celle des imprimeurs). Et puisque les deux classes d’inclusion sont elles-mêmes incluses dans d’autres classes (un inventeur est un travailleur, ou un créatif), et que la relation d’inclusion est transitive (un travailleur est un homme), la différenciation individualisante peut jouer sur une multiplicité de niveaux différents. On pourra ainsi dire : « de tous les hommes / de tous les travailleurs / de tous les inventeurs, Gutenberg est celui qui a inventé l’imprimerie ». Cette hypothèse, qui rapporte l’individualisation par description à un champ d’individualisation virtuelle, dont la fonction est assumée par chacune des classes d’inclusion, permet de rapprocher la description des autres opérateurs, au sein d’une théorie *unitaire* de l’individualisation⁸⁷.

On peut, par ailleurs, considérer que le champ d’individualisation virtuelle possède deux caractéristiques. D’une part, il est extrêmement étendu, puisque les classes d’inclusion d’une classe-unité donnée sont très nombreuses, mais *pas illimité* : le champ n’est donc pas entièrement arbitraire. D’autre part, alors qu’à un opérateur est attaché normalement un champ déterminé (celui des moments du temps ou des lieux de l’espace, ou celui des membres d’une collectivité pour les noms propres), avec les descriptions, le champ est *variable*, dans la mesure où, puisqu’il peut être constitué par toute classe d’inclusion, il n’est pas déterminé par l’énoncé même de la description. Cette seconde propriété donne à l’emploi de la description une souplesse supérieure à celle des opérateurs, puisque le fonctionnement des descriptions n’est pas lié à un champ donné une fois pour toutes avec elles.

En conclusion, on peut concrètement rapprocher les procédures d’individualisation par description et celles par opérateurs : l’incompatibilité présumée entre clause d’unicité et vocation individualisante disparaît si on distingue les plans par rapport auxquels se définissent les deux aspects. La première se rapporte en effet à la classe qui est présente dans la description (inventeur de l’imprimerie), la seconde à toute classe incluant la première (inventeurs, imprimeurs)⁸⁸. En tant que membre de la classe donnée dans la description, l’objet considéré est également membre de toute classe d’inclusion : en tant que membre unique de la classe donnée dans la description, il n’a pas à y être individualisé ; mais dans la classe d’inclusion, il perd son unicité et peut être individualisé. Et c’est précisément la propriété qui lui est reconnue d’être seul élément d’une

⁸⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 124.

⁸⁸ On le voit, « si la description possède le privilège d’individualiser son objet en énonçant l’unicité de manière prédicative, c’est que cette unicité ne lui est pas attribuée au sein de la classe par rapport à laquelle a lieu l’individualisation [virtuelle], mais au sein d’une de ses sous-classes [effectivement exprimée] » (*ibid.*, p. 126).

sous-classe déterminée de cette classe d'inclusion qui l'y individualise, en le distinguant de tous les autres éléments de la classe d'inclusion en question. C'est donc bien par son appartenance à une classe-unité que l'objet est individualisé, et c'est là l'originalité importante de la description⁸⁹.

d) le critère de l'individualité

L'individualité semble pouvoir être définie de trois manières : par la discernabilité ultime, par l'extra-conceptualité, ou encore comme le résultat d'une dénivellation. Si l'on examine la notion d'individu sous un angle formel, on constate tout d'abord qu'elle admet dans son extension des objets *au-delà* desquels le discernement devient impossible : il n'y a pas un autre coucher de soleil derrière *tel* coucher de soleil, pas d'autre parfum derrière *telle* fragrance, pas non plus d'autre héros derrière un héros *tel* que Zorro, pas non plus d'autre entité scientifique derrière une constante physique *telle* que la gravitation universelle. L'individualité se définit alors par la discernabilité ultime, le dernier atome saisissable dans un champ qui n'est pas nécessairement empirique (puisque l'approche est formelle, et qu'on peut y inclure les personnages fictifs et les entités de la science⁹⁰). Mais si on concentre ensuite son attention sur les modalités de l'appréhension *linguistique* de l'individu, on constate, du moins en ce qui concerne le fonctionnement des indicateurs et des noms propres, que l'individu coïncide avec ce qui tombe en-dehors du langage. L'individualité correspond dans ce cas à l'extra-conceptualité : elle est ce qu'on ne peut pas prédiquer et que le langage ne peut saisir que par une désignation, souple (indexicaux), ou rigide (noms propres).

On pourrait croire à première vue que la discernabilité ultime et l'extra-conceptualité coïncident. Un individu indiscernable ne se reconnaît-il pas d'ailleurs à ce qu'on ne parvient pas à le dire ? Certes, dans les deux cas, l'objet individuel reste celui dont l'appréhension « déborde les ressources de la prédication » ; en outre, cette idée semble s'accorder avec le sens commun, pour qui l'individualité est essentiellement caractérisée par « l'écécité du *hic* et *nunc* », et désigne ce qu'on ne verra jamais deux fois, l'*hapax* de l'expérience. Mais, en réalité, rabattre la discernabilité ultime sur l'extra-conceptualité, c'est s'interdire d'appliquer la notion d'individualité à des objets qui ne sont pas donnés dans l'expérience empirique⁹¹. Comment les langages qui ne sont pas directement en prise sur l'expérience spatio-temporelle pourraient-ils faire valoir leur droit à définir un objet spécifique ? En fait, cela n'est possible qu'à condition de distinguer les deux

⁸⁹ *Ibid.*, p. 127 : « de toutes les procédures d'individualisation, la description est la seule qui individualise par des moyens purement conceptuels ».

⁹⁰ En prenant alors « langage » au sens large de symbolisme.

⁹¹ Au sens de matériel, « physique ». *Ibid.*, p. 111 : « une entité théorique, un personnage de roman ne peuvent plus être considérés comme des individualités, et il devient impossible d'expliquer de quoi parle le discours scientifique ou l'œuvre littéraire ».

définitions de l'individualité, et d'entendre l'extra-conceptualité comme l'une des manifestations de la discernabilité ultime : la forme sous laquelle elle se réalise dans le discours ordinaire (qui parle du monde empirique). Ce qui prouve la pertinence de cette distinction, c'est l'opération des descriptions qui, on l'a vu, individualisent leur objet *de façon prédicative* : leur simple existence atteste que, même au niveau du langage ordinaire, l'individualité ne s'identifie pas toujours à l'extra-conceptualité.

Reste dès lors à examiner si la *dénivellation* ne constituerait pas un meilleur critère pour caractériser en général l'opération d'individualisation. On a vu en quoi elle intervient dans la description, en instituant une différenciation, au sein d'une classe à un seul membre, entre une sous-classe *effective* et une classe d'inclusion *virtuelle*. Un tel procédé paraît bien aussi se produire avec les noms propres et les indicateurs. En effet, les opérateurs servent à *repérer* (et non à connaître) l'individuel. Or cela consiste essentiellement à « introduire une certaine dénivellation dans un milieu qui n'en comportait pas de lui-même ». De fait, dans une classe, tous les membres sont situés au même niveau, en tant qu'ils sont tous porteurs du prédicat lié à cette classe : rien ne les distingue les uns des autres, et aucun n'est individualisé. Pour individualiser, il faut dès lors attacher à un membre une marque spécifique capable de le distinguer en l'*opposant* à tous les autres. Du coup, parce que « son appartenance à la classe en question l'*identifiait* à ceux-ci, l'individualisation extrait l'objet sur lequel elle porte de la classe dans laquelle il reposait, pour le situer sur un niveau différent de celui qu'occupent les autres membres : c'est en ce sens qu'elle est dénivellation »⁹².

Selon les opérateurs concernés, la dénivellation peut fonctionner de deux manières différentes. Avec les indicateurs, on rapporte l'objet à individualiser au message même dans lequel on a besoin de parler de lui : on dissocie par exemple un instant de tous les autres en le désignant comme celui où est émis le message (« c'est *maintenant* qu'il faut agir ») ; ou encore on distingue un homme de tous les autres en le singularisant comme celui à qui s'adresse le message (« c'est *toi* le responsable du groupe »). Avec les noms propres, l'individualisation est obtenue par l'association de tel objet à telle séquence de phonèmes ([p-o-l] : « Paul »). On le voit, la *modalité* de l'opération est chaque fois différente : alors qu'elle est individuelle dans le cas des indicateurs, pour les noms propres, la marque distinctive recherchée est fournie par une convention sociale. Mais l'*opération* de dénivellation elle-même est bien identique⁹³. *In fine*, la dénivellation contraint à distinguer l'*individuel* et la *singularité*. En effet, la reconnaissance de l'individualité passe par l'opposition de l'objet considéré à tous les autres membres d'une certaine classe (pris en bloc) –

⁹² *Ibid.*, p. 114.

⁹³ Dans les deux cas, il s'agit « d'imposer à un membre d'une classe la dénivellation qui le soustrait à l'indistinction commune aux éléments de cette classe et le transforme en individu » (*ibid.*, p. 114).

chaque membre pouvant éventuellement à son tour faire l'objet d'une procédure d'individualisation⁹⁴. Au contraire, une singularité peut se suffire à elle-même, et n'a pas besoin des autres pour se définir. C'est cette *structure oppositive*, constitutive de l'individuation, qui explique le fait que chaque groupe d'opérateur comporte plus d'un membre⁹⁵.

En conclusion, de tous les critères de l'individualité examinés, la dénivellation est le seul qu'on retrouve à la fois dans l'opération d'individualisation par nom propre, par indicateur et par description. On peut s'assurer qu'il s'agit bien du critère recherché en analysant le rapport de *priorité* entre la dénivellation et l'extra-conceptualité, d'une part, et la dénivellation et la discernabilité ultime, d'autre part. La théorie de la description montre assez que l'extra-conceptualité n'est que le produit d'une des deux types de dénivellation : « Quand elle joue par rapport à l'univers conceptuel tout entier, la dénivellation aboutit à une forme extra-conceptuelle de l'individualité. Quand elle joue à l'intérieur de ce même univers et par rapport à un concept donné, la dénivellation aboutit à une forme conceptuelle de l'individualité »⁹⁶. La dénivellation est donc constitutive de l'individualité, et prioritaire sur l'extra-conceptualité. Mais elle l'est aussi par rapport à la discernabilité ultime. En fait, l'objet désigné comme extra-conceptuel est du même coup posé comme irréproductible et indivisible, sauf au prix d'une altération. On peut donc dire, d'une part, qu'un tel objet fait partie des derniers *objets* discernables à l'aide du langage utilisé. Mais, d'autre part, lorsque le processus de dénivellation joue à l'intérieur de l'univers conceptuel, la description confère elle aussi à son objet *l'irréproductibilité*, sauf au prix d'une altération. Puisque, en effet, « la description pose l'unicité de son objet au sein d'une classe donnée, elle pose évidemment que, à l'intérieur de cette classe, il ne saurait y avoir d'objet reproduisant l'individualité du premier »⁹⁷. Par ailleurs, puisque une description individualise son objet en le plaçant dans une classe à un seul membre, si l'on procède à la *division* de cette description, que cette division soit matérielle (si on divise « octobre » en « mois »), ou conceptuelle (si on divise « Gutenberg » en « imprimeur » et « inventeur »), la nature singulière de son objet en est altérée. On peut donc affirmer que, « bien qu'elle ne soit pas extra-conceptuelle, l'individualité par description est liée, elle aussi, à l'indivisibilité sauf altération ». Et on peut en conclure, de façon générale, que, sauf altération, la description confère à son objet irréproductibilité et indivisibilité. On voit donc que, sous une forme extra-conceptuelle ou intra-conceptuelle, le processus de dénivellation engendre des individualités, qui sont autant d'objets ultimement discernables dans le

⁹⁴ Autrement dit, « l'individu n'est tel que sur le fond de tous les individus virtuels en opposition auxquels il a été découpé » ; « on n'est un individu que si d'autres peuvent également l'être » (*ibid.*, p. 114-115).

⁹⁵ *Ibid.*, p. 115 : « pour que puisse s'instituer une opposition, il faut disposer d'au moins deux termes. En se présentant au moins par couple, les opérateurs fournissent au sujet parlant le schème d'une distinction (...) pure, puisqu'elle ne ressortit pas à la conceptualisation ».

⁹⁶ *Ibid.*, p. 127.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 128.

langage utilisé. En réalité, l'extra-conceptualité n'est qu'une des formes de discernabilité ultime, tandis que la dénivellation *correspond* à la discernabilité ultime.

e) la spécificité problématique de la description

Si la théorie unitaire permet de rassembler les deux grandes procédures de l'individualisation par opérateur et de l'individualisation par description, on s'attendrait volontiers à ce que, puisque l'individu reste l'objet d'un repérage et non d'une authentique connaissance, dans le cas des opérateurs, il en aille de même *aussi* dans le cas de la description. Mais la réponse à cette question est nécessairement nuancée. En effet, à cause de la nature extra-conceptuelle des opérateurs, l'individualité des objets sur lesquels ils portent ne peut fournir la matière d'une prédication ; tandis que la description évolue dans l'*intra*-conceptuel. Et cette spécificité n'est pas sans poser une difficulté. En fait, on l'a vu, un opérateur ne peut instituer qu'une opposition pure, en opposant l'objet sur lequel il porte à tous les autres membres d'une classe donnée. En particulier, cette opposition pure n'est pas conceptuelle, car on sait *que* les objets s'opposent sans cependant *en quoi* ils s'opposent⁹⁸. Du coup, il n'y a aucun sens à demander ce que signifie un déictique comme « ici ». Mais il en va tout autrement dans le cas de la description, pour laquelle la question de la signification est pertinente : ce n'est pas, en effet, un non-sens de demander ce que signifie « imprimerie »⁹⁹. Cela est dû au fait que l'opération d'individualisation n'y résulte pas de l'imposition à un objet de ce schème de distinction pure : « la description apparaît, à ce égard, comme le seul mode d'individualisation qui dépasse la simple opposition, ou, plus précisément, qui réussisse *à la fois* à différencier et à justifier la différenciation ».

Qu'est-ce donc qui sépare le simple repérage de la connaissance proprement dite ? Existe-t-il seulement un critère précis de distinction ? En fait, dans l'expérience commune, repérer un objet, c'est savoir où il se trouve et pouvoir le distinguer de ceux qui l'entourent, comme identifier une maison dans un lotissement, par exemple. Le succès de l'entreprise ne requiert pas la mise en évidence de toutes les caractéristiques de l'objet : une marque singularisante par rapport aux objets voisins suffit (« une maison avec piscine »). Pariente souligne d'ailleurs à juste titre qu'il n'est même pas nécessaire que le lien entre l'objet et la marque soit permanent¹⁰⁰. Autrement dit, la nature du point de repère n'importe pas, et la détermination de l'objet peut bien

⁹⁸ *Ibid.*, p. 130 : par exemple, « "ici" n'explicite pas les qualités propres à l'endroit auquel il s'applique, et la qualité même de constituer le lieu où est émis le message contenant « ici » ne suffit pas à définir une classe ».

⁹⁹ Comme l'illustre très clairement Pariente : « celui qui connaît la différence de la xylographie et de l'imprimerie sait du même coup non seulement *que*, mais aussi *en quoi* l'inventeur de l'imprimerie, en tant que tel, diffère de l'inventeur de la xylographie, en tant que tel ; celui qui ne connaît pas la différence peut toujours se la faire expliquer, il peut éventuellement la discuter et argumenter à son sujet, alors que cette double possibilité n'est pas donnée devant un opérateur » (*ibid.*, p. 130).

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 130 : « une lumière qui vient de s'éteindre suffit, dans la nuit, pour repérer telle maison ».

n'être que partielle et provisoire. C'est que le repérage répond en fait à un besoin pratique¹⁰¹. Certes, les deux opérations de connaissance et de reconnaissance ne sont pas exclusives l'une de l'autre, puisque qu'on a d'autant plus de moyen de reconnaître un objet qu'on le connaît mieux. Mais les deux opérations restent *logiquement* séparables et, à un niveau élémentaire, le discernement d'un individu au sein d'une classe peut se réaliser sur un plan indépendant de celui de la connaissance.

Plus profondément, le rapport entre repérage et connaissance dépend « de la nature du point de repère et des conditions dans lesquelles il est assigné »¹⁰². Ainsi, dans le cas d'un objet de discours, qui peut être individualisé par rapport aux conditions pragmatiques du discours effectif dont il est l'objet (« ta lettre est arrivée hier »), le repérage a lieu dans l'univers de l'expérience. Lorsque, en vertu d'une convention sociale, l'individualisation est obtenue par l'association à l'objet à désigner d'une séquence phonétique déterminée, le repérage a lieu dans l'univers social et culturel du groupe déterminé (« Bonaparte »). Enfin, quand, par description, la singularité qu'on attribue à l'objet d'individualisation consiste dans son appartenance exclusive à une classe donnée, le repérage a lieu dans un univers conceptuel. Or, quand il se réalise dans l'univers empirique ou social, le repérage de l'objet est clairement distinct de la connaissance, puisqu'il se réalise avec des moyens exclusivement non-prédicatifs. En revanche, parce qu'elle procède en utilisant exclusivement des éléments prédicatifs, il est difficile de déterminer en quoi la description relève du repérage, et en quoi elle ressortit à la connaissance.

En fait, il est tout simplement impossible de définir un principe de distinction valable pour toutes les descriptions, tant leur variété est grande. En première analyse, on pourrait être tenté de croire que la frontière passe entre descriptions relatives, centrées sur le repérage, et les descriptions absolues, visant la connaissance. De fait, c'est au moyen d'un opérateur d'individualisation que les descriptions relatives semblent constituer la sous-classe qui intervient en elle : par un indicateur (« la maison devant laquelle nous sommes »), un nom propre (« le chien de Pierre »), ou une combinaison des deux (« le livre que Pierre a acheté hier »)¹⁰³. En réalité, le repérage n'est pas tant le fait de l'opérateur mis en jeu que celui du caractère *partiel* de la marque qui sert à déterminer l'objet. Or les descriptions absolues (« l'homme au masque de fer ») n'individualisent pas selon un autre procédé. De sorte qu'on ne peut considérer que le clivage entre repérage et connaissance passe entre les descriptions relatives et les descriptions absolues, même si les premières sont encore plus éloignées d'une connaissance de l'objet que les secondes du fait de la présence d'un opérateur en elles. En fait, le critère de la différence dans les

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 131 : « la conduite de repérage relève (...) plus de l'ordre de la pratique quotidienne que de l'ordre du savoir ; elle cherche à *reconnaître* plutôt qu'à connaître ».

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*, p. 132.

descriptions ne peut recevoir une solution tranchée. Descriptions relatives et absolues ne s'opposent pas par l'exclusivité de leur fonction, puisque toutes deux mêlent repérage et connaissance, quoique de façon inégale, dans leur opération d'individuation. En réalité, c'est la « quantité de renseignements »¹⁰⁴ fournie sur l'objet qui importe : la description sera « d'autant moins partielle par rapport à son objet que son analyse permettra d'en déduire un plus grand nombre de prédicat de cet objet ». Il est évidemment impossible de qualifier *a priori* cette quantité, qui ne pourra être établie qu'au cas par cas. Tout au plus peut-on *a priori* déterminer les limites inférieures et supérieures du degré de prédication de la description.

Pariente préfère parler de ce degré de prédication dans les termes d'un *degré de partialité* que les descriptions présentent par rapport à leur objet. Et les limites sont celles de l'expérience empirique concrète (partialité maximale) et du concept d'être (partialité zéro). Si on veut en effet désigner un objet ou un événement qui relève de l'expérience spatio-temporelle, la description, si précise soit-elle, ne peut que laisser de côté une part très importante, sinon infinie, des prédicats qui conviennent à cet objet ou événement. Sans quoi, l'accroissement de la précision se paierait d'un allongement démesuré de l'énoncé, qui finirait par lasser l'attention. C'est la raison pour laquelle une description n'est efficace que si elle est « se limite à une part infime des prédicats de son objet ». Toutefois, puisqu'une description est composée d'éléments relevant de l'ordre de la prédication, elle se prête toujours à l'analyse. C'est la raison pour laquelle, en dépit de sa brièveté structurelle, une description signale toujours sa propre insuffisance, en indiquant la distance séparant l'individualisation que réalise la description et l'ensemble des prédicats qu'il faudrait accumuler pour énoncer totalement l'individualité de l'objet décrit. Ainsi, l'énoncé « l'homme au masque de fer » ne dit rien de la taille de l'homme en question, ni de la couleur de ses yeux ou de sa démarche¹⁰⁵. On comprend tout ce qui sépare sur ce point une expression à indicateur (« cet homme ») et une description (« l'homme au masque de fer ») : la désignation indexicale repère son objet dans l'expérience en le déterminant comme élément d'une classe, mais n'énonce rien quant à la nature de sa singularité ; au contraire, la description individualise par prédicats, mais renonce à situer dans l'espace et le temps¹⁰⁶.

Si l'expérience concrète immédiate constitue l'une des limites *a priori* de l'échelle de mesure du degré de partialité d'une description par rapport à son objet, l'autre limite ne peut être

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 132-133

¹⁰⁵ Une telle description, « si elle ne donne aucune des précisions qui seraient requises pour individualiser complètement son objet, indique du moins sa propre insuffisance relativement à cette tâche en permettant de se faire une idée de la minceur des renseignements qu'elle donne sur son objet » (*ibid.*, p. 133).

¹⁰⁶ Autrement dit : « dans le premier cas, le repérage spatio-temporel exclut l'énonciation de l'individualité ; dans le second, le repérage au sein de l'univers conceptuel est incompatible avec la détermination de la situation empirique » (*ibid.*, p. 134). Les descriptions relatives combinent certes les avantages des deux modes d'individualisation, mais aussi les limites : elle diminuent l'écart entre les deux types, mais ne permettent pas pour autant de dire complètement l'individualité.

constitué que par un objet complètement individualisé par la description qu'on en donne, donc d'une partialité nulle. Comme la description procède par concept, il ne peut s'agir que du concept décrit comme le plus général : l'être¹⁰⁷. Sur cette échelle graduée, établie entre ces deux bornes, le degré de partialité est une mesure fondamentalement *variable*. De cette caractéristique, Pariente tire, d'une façon abrupte, une conséquence essentielle : « Si d'ailleurs on admet que le degré de partialité donne au moins une idée de l'écart qui sépare repérage et connaissance, on conclura de toutes les descriptions sauf une qu'elles relèvent bien du repérage malgré la nature conceptuelle des éléments dont elles sont composées »¹⁰⁸. Même s'il atténue aussitôt la radicalité de son propos (« en général », « parfois plus près, parfois plus loin »), le sens de sa démonstration est parfaitement clair : « les descriptions ne dépassent pas en général le niveau du repérage, bien qu'elles se situent parfois plus près, parfois plus loin de la connaissance : elles donnent une connaissance sur l'objet, elles ne donnent pas la connaissance de l'objet ». On verra que l'un des enjeux d'une conception renouvelée, casuistique, de la clinique, consiste à réhabiliter la positivité de ce savoir descriptif intermédiaire que Pariente écarte ici d'une manière qui peut sembler trop radicale¹⁰⁹.

Forcément partielle, la connaissance descriptive l'est *a fortiori* quand l'objet concerné est un objet de l'expérience : la description ne peut alors jamais en fournir une énonciation complète. De cette impossibilité technique à sa radicalisation mythique, il n'y a qu'un pas, une tentation de la pensée que Pariente analyse de façon convaincante, et avec d'autant plus de mérite que le préjugé est ancien et solidement ancré dans le rationalisme. C'est en effet une vieille affirmation que celle « l'ineffabilité de l'individuel ». L'héritant d'une longue tradition aristotélicienne et scholastique, Bergson avait essayé de l'étayer sur l'opposition entre les conditions de possibilité du langage et celles de l'individualité, en restreignant celle-ci à sa dimension matérielle. L'approche formelle de l'individuel, qui en rapporte toujours la définition à un langage, semble renforcer le problème, puisque l'ineffabilité se place elle aussi, de façon conséquente, sur le terrain du langage. Elle permet toutefois de dissiper les halos mystiques de cette thèse célèbre, « en découvrant dans les processus linguistiques eux-mêmes l'origine de cette ineffabilité »¹¹⁰. Pour le comprendre, il convient de revenir au phénomène structurel situé au cœur de la production de l'individualité, quelles qu'en soit les modalités opératoires (noms propres, indicateurs, description) : la dénivellation. Dans le cas où des opérateurs sont utilisés, la

¹⁰⁷ *Ibid.*. Le contenu de ce concept « l'astreint à occuper une certaine place dans l'univers auquel il appartient, de même que sa place dans cet univers suffit à définir son contenu ».

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 135. Contrairement à Bergson, Foucault a cherché à montrer que la conquête de l'individuel dans la clinique avait été le fruit d'une enquête portant, outre sur l'espace (et non le temps) et la mort (et non l'immortalité), sur le langage (et non l'intériorité ineffable) – cf. Foucault, *Naissance de la clinique, op. cit.*, p. 175.

¹⁰⁹ Cf. *infra*, conclusion.

¹¹⁰ Pariente, *Le langage et l'individuel, op. cit.*, p. 135.

dénivellation est poussée jusqu'à l'extra-conceptualité : c'est en effet « du même mouvement [qu'] ils constituent un objet en individualité et [qu'] ils en avèrent l'ineffabilité, puisqu'ils l'extraient du champ des concepts en l'affectant d'une singularité qui n'est pas de nature prédicative »¹¹¹. Mais le problème de l'ineffabilité est, là encore, beaucoup plus retors dans le cas des descriptions : puisqu'elle est de nature prédicative, en quoi l'individuel tomberait-il alors en dehors du langage ?

La solution de cette énigme est cachée dans un trait dont Pariente a bien pris soin de dégager l'importance, et qui relève peut-être encore de cette capacité prométhéenne du langage, nichée en son sein, à transformer ses limites en ressources. Certes, la description ne peut fournir une énonciation complète des prédicats de l'objet auquel elle s'applique, mais, on l'a vu, par sa limitation même, elle signale son insuffisance et indique l'existence de ces autres prédicats disponibles. C'est la source de la résolution de l'antinomie de l'ineffable, selon laquelle un individu peut être dit, tout en semblant nous échapper, parce que tout n'en est pas dit. En fait, ce problème a souffert d'une grave complication, due à la confusion entre singularité empirique et individualité *formelle*. En effet, quand on s'en tient à cette dernière, selon laquelle est individu ce sur quoi porte une procédure linguistique d'individualisation, l'objet d'une description, en tant que tel, n'est pas ineffable. L'expression « l'inventeur de l'imprimerie » désigne alors en toute clarté l'objet x pour lequel se vérifie la fonction propositionnelle « x a inventé l'imprimerie ». Mais elle ne nous dit rien du citoyen de Mayence du XV^e siècle, orfèvre. Or, si précisément on se place ainsi à un autre point de vue, et qu'on pense à autre chose qu'à l'objet de description *comme tel* (non pas à Gutenberg comme inventeur de l'imprimerie, mais à Gutenberg comme orfèvre, par exemple), on en vient insensiblement à sentir la description comme trop courte par rapport à la richesse potentielle de cette singularité empirique.

Autrement dit, la description « excite sans la satisfaire la curiosité du récepteur », en indiquant que l'inventeur de l'imprimerie présente en fait « une infinité de prédicats sur la nature exacte desquels elle se tait »¹¹². La genèse de l'erreur est exprimée par Pariente en une formule ramassée et scintillante : « La thèse de l'ineffabilité de l'individuel trouve sa racine dans ce processus d'indication par lequel la description invite à chercher autre chose que ce qu'elle donne, par lequel elle se met à *annoncer* au lieu d'énoncer ». L'ineffable n'est donc pas l'objet de la description en tant que tel, mais un autre objet, différent du premier, parce qu'il n'est pas décrit, mais associé à lui, en ceci que sa composition inclut l'ensemble des prédicats du premier. Ainsi, la description de « l'homme au masque de fer » *énonce* qu'elle vise un homme, mais *annonce* en même temps qu'il appartient à un groupe social, porte un nom et un prénom, sans pourtant décliner son identité : cette personnalité secrète constitue l'objet associé, qui reste ineffable *tant qu'on ne*

¹¹¹ *Ibid.*, p. 136.

¹¹² *Ibid.*, p. 137.

dispose que des renseignements fournis par la description. La métaphore qu'utilise Pariente pour expliciter cette présence virtuelle, mais nullement mystique, de l'ineffable, est suggestive : « Comme un faisceau de lumière qui, en se déplaçant, n'éclaire à chaque instant qu'une faible portion d'un objet, mais dont le déplacement promet qu'on en verra l'intégralité, la description n'énonce qu'un prédicat de son objet, mais fait entendre qu'il en existe bien d'autres ». L'ineffable n'est donc que momentané, temporaire ; à bien des égards, il n'est que ce que la description de ce qu'on n'a pas encore dit, mais qu'on peut dire, en le faisant ainsi passer, en un instant, de l'ombre à la lumière¹¹³. Quand elle s'empare d'une singularité empirique, la description en prélève un des aspects et l'érige en individualité, mais elle indique du même coup l'existence de tous les autres aspects qu'elle a négligé dans son opération d'individualisation, mais qui sont cependant liés, dans l'objet singulier, à ceux qui ont été sélectionnés. L'*antinomie* de l'individualisation descriptive et de l'ineffable n'est donc qu'apparente, dès qu'on repère, selon la judicieuse expression de Pariente, son caractère de prétérition¹¹⁴.

Mais si l'ineffable n'est que momentané, ne suffit-il pas d'allonger la description de l'individu pour en dissiper radicalement l'illusion, en rendant ainsi le faisceau lumineux capable d'éclairer *tout* l'objet, et non plus simplement une de ses parties ? Pour préciser la question, il faut garder à l'esprit la différence entre ce que le langage ordinaire nomme un individu, et qui désigne en général un homme, ou un objet qui se donne comme un tout à la perception, et l'infinité d'individualités dont cette singularité empirique se compose, si l'on adopte la conception formelle de l'individualité. Gutenberg peut bien être le seul membre de la classe des inventeurs-imprimeurs, mais, il n'est pas membre de cette seule classe, puisqu'il est aussi orfèvre, habitant de Mayence, etc. Puisque « le sentiment de l'ineffabilité provient de l'impossibilité où nous sommes de décrire à la fois toutes ces individualités »¹¹⁵, il suffirait, pour y mettre fin, d'élaborer une *description complète*, unique et exhaustive, de l'individu empirique (celui que vise le langage ordinaire).

Ce rêve était celui de Leibniz¹¹⁶, qui imputait toutefois l'ineffabilité de l'individuel à la finitude de notre esprit par rapport à l'entendement divin. L'originalité de Granger consistait dans un effort pour *passer outre* cette limitation, grâce à la puissance prométhéenne de la pensée

¹¹³ *Ibid.*, p. 138 : « si l'on parle de l'ineffabilité de l'individu, c'est, en quelque manière, par prétérition, en attribuant d'avance à l'ensemble des prédicats annoncés un caractère qu'il n'acquerra vraiment que d'une future description mais qu'on s'autorise déjà à lui reconnaître à cause de son association à un individu effectivement décrit ».

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 138 : « selon qu'on pensera à l'aspect individualisé ou à ceux qui sont seulement indiqués, on peut soutenir que dans les descriptions l'individualité se laisse ou non énoncer ».

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ Selon la théorie de la notion complète, dont le corollaire est le principe des indiscernables, il existe une relation exclusive et réciproque entre un individu et une description complète. La notion complète enveloppe tous les prédicats d'un sujet, vérités contingentes incluses, de sorte que, « enveloppant l'infini », elle exprime l'univers tout entier d'un certain point de vue. Cette option a également suscité l'intérêt de Granger : cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 50-53.

formelle, prolongée en une pratique techniquement normée. Celle de Pariente consiste au contraire à *revenir*, en deçà de la transgression grangérienne, à cette impossibilité leibnizienne, à l'entériner même, mais en l'étayant sur des arguments rationnellement plus satisfaisants : l'ineffabilité de l'individuel ne tenant plus à l'infirmité d'une catégorie d'esprit, mais étant « fondée dans le rapport même de l'individu et du langage », enracinée « dans la relation du langage à la réalité »¹¹⁷. Comme l'a montré Russell, la notion complète repose sur le principe des relations internes, selon lequel toute relation entre deux termes exprime des propriétés de chacun des deux termes, et ce principe est incompatible avec la reconnaissance d'une pluralité de substances, et doit logiquement aboutir au *monisme*. Or, les procédures d'individualisation n'ont de sens que par rapport à des champs d'individualisation virtuelle, champs dont l'existence ne peut être reconnue que dans une perspective *pluraliste*, « puisque leur fonction consiste à définir l'univers des objets au sein duquel doit se réaliser l'individualisation ». La notion complète d'un individu est donc impossible à former du fait de l'incompatibilité entre les conditions de possibilité de ces notions complètes et des procédures d'individualisation définies ci-dessus. *A contrario*, si on possédait la notion complète d'un individu, on penserait l'objet comme *unique*, ce qui rendrait superflue sa caractérisation comme individu¹¹⁸. De ce qu'on ne peut considérer tous les prédicats d'un individu comme les attributs inhérents à une substance, en en donnant une description *intégrale*, Pariente conclut finalement que « l'individualisation relève toujours du repérage [et] ne s'élève pas au niveau de la connaissance ».

f) désigner et connaître l'individuel : les limites du langage ordinaire

Si le procédé de la dénivellation permet au langage ordinaire d'opérer effectivement l'individualisation, cela ne va pas sans difficulté. La réussite se paie en effet d'un certain renoncement ; elle ne peut jamais être totale, puisque aucune méthode de différenciation dont le langage dispose ne se montre *simultanément* capable de *dire* un objet et de le *situer* (les opérateurs repèrent sans déterminer la singularité par concepts ; les descriptions énoncent prédicativement la singularité, mais en sacrifiant la localisation spatio-temporelle). Et c'est parce qu'il a en général précisément besoin des deux opérations, que « l'homme est déçu par le langage ordinaire »¹¹⁹. Reste que les procédures d'individualisation ne se réduisent pas aux procédures de localisation (même si un objet localisé est par là même individué, la réciproque n'est pas vraie), pour qui adopte une conception formelle de l'individualité. Mais un *autre* langage est alors requis, qui ne se soucie pas de situer dans l'espace et le temps son objet, pour lequel, de toute façon, la localisation

¹¹⁷ Pariente, *Le langage et l'individuel*, op. cit., p. 139 et 141.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 140 : « la thèse d'unicité rendrait superflue la thèse d'individualité ».

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 145.

cesse d'être pertinente. Ce langage qui pallie les défauts du langage ordinaire est celui de la connaissance, qui détermine des individualités particulières. L'originalité manifeste de Pariente par rapport à Granger tient à son refus de donner un quelconque privilège à la mathématisation¹²⁰, et à son choix de s'installer résolument au cœur du langage naturel, en arguant –à bon droit– qu'il est précisément celui qu'utilisent les sciences humaines de façon préférentielle. D'où le problème (transcendantal) posé à l'épistémologie, qui est alors de savoir « comment et à quelles conditions un langage qui, en apparence, ne se distingue pas du langage ordinaire, peut devenir un moyen de connaissance »¹²¹. Autrement dit, un langage de connaissance qui soit en même temps *naturel* est-il seulement possible ?

A cette question, la réponse de Pariente est ambiguë, non pas parce sa démonstration repose sur une distinction stricte du langage ordinaire et du langage de la connaissance, mais parce que, en dépit de sa profession de foi épistémologique libérale, il prend comme norme de la connaissance les sciences empirico-formelles (« exactes »), en arguant qu'elles « sont parvenues à une maîtrise de l'individuel qu'on peut considérer comme complète »¹²². Aussi bien le concept scientifique est-il le fruit d'une sélection et d'une élaboration formelle. Or, à l'issue de ce mouvement de construction, il ne comprend rien de plus que l'articulation bien définie des opérateurs d'individualisation pertinents pour le phénomène étudié, lesquels coïncident avec les couples formés par chaque variable efficace et l'espace de différenciation qui lui est attaché¹²³. Dans ces conditions, l'individuation devient aisée : il suffit d'assigner à chaque variable de la formule générale du concept considéré une position singulière dans l'espace qui lui est attaché¹²⁴.

On le voit, là où le concept courant ne fournit qu'un moyen de *repérage*, parce que, au dernier moment, au moment de rejoindre l'individu, il oblige le locuteur à recourir à un élément qui n'est plus de nature conceptuelle (*e.g.* : « ce » chat), avec le concept scientifique, « l'individualisation peut se faire en quelque sorte à l'intérieur de la sphère conceptuelle, puisque le concept scientifique contient en lui-même la possibilité d'une détermination numérique ».

¹²⁰ A noter que les mathématiques sont qualifiées par Pariente de « langage » (*ibid.*, p. 148), sans autre forme de précaution. Il arrive à Granger d'utiliser le même raccourci, mais c'est toujours entre guillemets, et comme synonyme de système symbolique formel.

¹²¹ *Ibid.*, p. 147.

¹²² *Ibid.*, p. 152. Cette normation implique un passage *non critique* du « langage » formel au langage naturel.

¹²³ Pour synthétiser les aspects du concept scientifique illustrés sur l'exemple de phénomène électrique, dont Pariente reprend l'analyse à Bachelard, on peut dire qu'un tel concept vise à : 1) *isoler* un phénomène de tous les autres en le différenciant par ses variables efficaces (des opérateurs d'individualisation à valeur déterminée) ; 2) *différencier* les uns des autres toutes les formes particulières que peut recevoir ce phénomène en définissant chacune d'elles à partir des valeurs déterminées que présentent en chaque cas les opérateurs d'individualisation, c'est-à-dire en substituant aux opérateurs pris en général les positions qu'ils occupent en chaque cas sur leurs espaces respectifs de différenciation ; 3) *définir* rigoureusement les rapports qui existent entre deux formes particulières du phénomène (ce qui permet donc de passer théoriquement ou techniquement d'une forme à l'autre en indiquant dans quel sens et dans quelle mesure il faut agir sur les variables efficaces pour rapprocher ces deux formes). Ces trois opérations ensemble définissent une science exacte.

¹²⁴ Cette position singulière peut être une mesure, mais pas nécessairement.

Autrement dit, là où le langage courant n'individualise qu'en sortant du domaine conceptuel, le concept scientifique *enveloppe ses opérateurs d'individualisation*. Si on est en droit de dire que l'individu est alors connu et non plus repéré, c'est que « les opérateurs d'individualisation qui sont à l'œuvre dans le concept scientifique ne sont plus, comme dans le discours ordinaire, des « signes sans contenu, applicables aux éléments de n'importe quelle classe », mais sont eux-mêmes des concepts « aux propriétés bien connues, et susceptibles de se prêter à leur tour à une élaboration plus approfondie »¹²⁵. Parce que chaque opérateur d'individualisation du concept scientifique est lui-même un concept et correspond à l'une des variables efficaces du phénomène étudié, préciser quelle position singulière occupe un objet déterminé revient à dire aussi *pourquoi* il occupe cette position : « *l'assignation de l'individualité en est en même temps la genèse théorique* »¹²⁶ ; bref, le repérage vaut aussi connaissance. C'est finalement à cette propriété qu'ont les concepts scientifiques d'envelopper leurs opérateurs qu'on doit attribuer leur capacité d'itération, leur « puissance de s'appliquer en se déterminant à tous les éléments des collections qu'ils définissent »¹²⁷. L'individualité, moins libre que dans le langage ordinaire, mais plus rigoureuse, peut être connue ; elle se réduit en effet à un mode nettement défini d'articulation entre divers systèmes de différences¹²⁸.

En fait, la spécificité du concept scientifique tient à ses modalités propres d'*abstraction*. Dans le sillage de la tradition rationaliste de Bachelard et de Granger, Pariente conçoit le concept scientifique comme construit de manière à pouvoir s'épanouir en une véritable structure, puisque son contenu n'est pas, comme celui du concept ordinaire, enfermé dans les limites d'une intuition. Autrement dit, le concept scientifique « n'enveloppe que des relations qui ne lui appartiennent pas exclusivement, au lieu de se crispier sur des contenus intuitifs que seule une métaphore permet de transférer d'une région à l'autre » ; du coup, « la structuration s'inscrit dans le prolongement de la conceptualisation »¹²⁹. L'« originalité » du concept scientifique par rapport au concept ordinaire est aussi le gage de son « efficacité », et provient de ce qu'il est « ouvert dans deux directions : vers le bas et vers le haut ». Il réussit à appréhender l'individuel parce qu'il articule des opérateurs d'individualisation ; mais parce qu'il n'a pas d'autre contenu que de les

¹²⁵ Pariente, *Le langage et l'individuel*, op. cit., p. 157.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 177.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 158. On notera toutefois que cette capacité d'application potentiellement infinie ne fait pas l'objet d'un examen critique, comme celui par lequel Granger différencie symboliquement l'actuel du non-actuel.

¹²⁸ *Ibid.* : « du moment que ces systèmes sont bien connus et que leur combinaison se présente comme une opération ou un groupe d'opérations également connus, il ne reste rien dans l'individu qui puisse échapper à la connaissance ». D'où, souligne Pariente, l'importance pour les sciences de la nature de la possession d'instruments de mesure précis et de mise au point de systèmes d'unités cohérents.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 160-161.

articuler d'une manière qui peut se reproduire ailleurs¹³⁰, il se prête à la structuration. La scientificité de la connaissance réside dans cette double polarisation des concepts.

Mais il n'en va pas de même pour les sciences humaines. En effet, celles-ci utilisent des opérateurs du langage ordinaire de nature non conceptuelle, qui saisissent l'individuel sans donner à le connaître. Dépourvus par eux-mêmes de contenu conceptuel et, par suite, applicables à n'importe quel objet, ces éléments linguistiques semblent, du coup, arbitraires par rapport à l'objet qu'ils désignent. Aussi bien l'opérateur fonctionne-t-il en instituant une association bi-univoque toute *provisoire* entre l'objet à individualiser et une position reconnue comme singulière dans un univers donné (qu'il soit spatio-temporel, social, conceptuel). L'individualisation se fait donc en quelque sorte *de l'extérieur*¹³¹. C'est pourquoi telle qu'elle s'accomplit dans le langage ordinaire, l'assignation de l'individualité ne se confond pas avec sa connaissance. Le problème du savoir de l'individuel pour les sciences humaines, qui utilisent le langage naturel, est donc le suivant : il leur faut trouver le moyen de « raccorder le champ théorique aux objets dont il vise à assurer la connaissance, par des opérateurs d'individualisation qui aient un contenu conceptuel, de manière que l'individualité ne soit pas uniquement repérée, mais se prête à l'énonciation »¹³². Autrement dit, il faut que « dans le langage de la connaissance les *opérateurs d'individualisation soient eux-mêmes des concepts* ».

Muni de ce critère, Pariente cherche à montrer que l'effort de connaissance rigoureuse de l'individuel n'est pas étranger aux sciences humaines, même si c'est dans des proportions différentes, et avec des fortunes diverses. Ainsi, Walras manque selon lui complètement le problème¹³³. Montesquieu, pour sa part, pose bien la question mais ne lui donne pas de réponse satisfaisante¹³⁴. Ce n'est en fait qu'avec l'approche clinique de Broussais que la question de la

¹³⁰ Alors que, dans l'ordre de l'abstraction ordinaire, il faut abandonner un certain nombre d'éléments qui font partie de la compréhension de base, pour dégager une structure scientifique (par sélection), dans l'abstraction scientifique, il faut au contraire s'assurer que le *même* ensemble d'opérations se répète, rigoureusement identique à lui-même dans des régions différentes.

¹³¹ *Ibid.*, p. 177 : « puisqu'elle se réalise en mettant l'objet considéré en relation avec une position, et plus généralement avec un univers défini indépendamment de lui ».

¹³² *Ibid.*, p. 151

¹³³ Pariente, p. 162-165 : en voulant d'abord s'abstraire complètement de l'individuel, par une orientation théorique d'emblée universalisante, Walras commence par hypothéquer gravement toute possibilité de rejoindre efficacement l'individuel, puisqu'il omet de définir ces intermédiaires indispensables que sont les opérateurs d'individuation, rendus superflus par la portée universelle de la théorie. Dans la mesure où, faute d'opérateurs, la théorie de Walras ne peut individualiser qu'un marché, abstrait et virtuel, et se révèle impuissante à saisir les marchés empiriques, Pariente y voit le modèle même d'un « rationalisme inapplicable » (*ibid.* p. 164), aux antipodes de la tradition bachelardienne du rationalisme appliqué.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 165-170 : dans *l'Esprit des Lois*, il cherche certes à articuler la théorie des types de gouvernements sur les régimes empiriques au moyen d'opérateurs d'individualisation (les mœurs, ou l'esprit général d'une nation) ; mais le fonctionnement d'ensemble laisse à désirer car l'élaboration théorique a manifestement été conduite *indépendamment* des facteurs d'individualisation, au lieu d'être indexée sur eux, de sorte que les opérateurs ont été constitués *après* les concepts, en hypothéquant de ce fait leur pertinence. Pariente donne là sa propre solution à une ambiguïté célèbre de Montesquieu, qui avait aussi retenu l'attention d'Aron (*Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, 1967) et Althusser (*Montesquieu, la politique et l'histoire*, Paris, PUF, 1959).

connaissance de l'individuel est posée et reçoit une réponse satisfaisante : en montrant comment l'opérateur d'individualisation médicale devait être conceptualisé non à partir d'une taxinomie nosographique préexistante, mais à partir d'une individualité (*tel* malade) et pour elle, Broussais a vraiment réalisé « l'intégration des opérateurs aux concepts »¹³⁵. Et c'est en s'appuyant sur la réussite de la clinique médicale que Pariente veut démontrer que la connaissance de l'individuel en sciences humaines passe par une conceptualisation appropriée des opérateurs, qui ne peut voir le jour que dans un modèle.

g) système et modèle

La connaissance de l'individuel doit procéder par modèle et non par système. Dans les deux cas, il s'agit de classer une singularité, mais, alors que dans le système on place l'objet à connaître dans une classe constituée indépendamment de lui, et conçue comme valable pour tout objet comparable, dans le modèle, on classe l'objet dans une classe constituée pour lui, « sur la base même que fournissent ses singularités »¹³⁶. C'est ce qui fait toute la différence entre la méthode de Jung, qui place un symptôme dans un système inconscient supra-individuel (archétypal), et celle de Freud, qui replace le symptôme au sein de la singularité d'un itinéraire individuel, d'un parcours particulier (l'histoire d'un cas)¹³⁷.

Si seule la méthode des modèles répond, pour Pariente, aux exigences de la connaissance de l'individu entendue dans son sens plein, c'est qu'elle permet d'appréhender l'individu dans son individualité même, et d'ériger celle-ci en objet de connaissance. Autrement dit, là où le système ne donne la connaissance d'un individu qu'en tant qu'*élément*, le recours au modèle permet en outre de le connaître en tant qu'*individu*. Là où l'individualité a dans un système la valeur négative d'un obstacle à la connaissance, puisque les classes ne contiennent par elles-mêmes que des éléments et non des individus, dans une connaissance par modèle, au contraire, l'individualité devient le but même à atteindre (elle peut certes encore constituer un obstacle, mais c'est dans la mesure seulement où elle se présente comme un objet inconnu)¹³⁸. Dans le cas du système, le chercheur s'efforce seulement de réduire l'individualité qu'il analyse à un élément d'une des classes dont il dispose ; dans le cadre du modèle, il réduit aussi l'individualité à un élément, mais il est contraint à construire, sur mesure, la classe dont cet individu apparaîtra comme élément. Et cet effort à fournir pour chaque individualité, est en quelque sorte « la trace que laisse derrière elle

¹³⁵ Pariente, *Le langage et l'individuel, op. cit.*, p. 170-173 ; cf. aussi Foucault, *Naissance de la clinique, op. cit.*

¹³⁶ Pariente, *Le langage et l'individuel, op. cit.*, p. 220. On l'a dit, cette différence est soulignée par Granger, qui aborde toutefois davantage le modèle par son versant structural.

¹³⁷ Pour une comparaison détaillée de ces deux auteurs, cf. *ibid.*, p. 182-219. Le test de Rochsach se prête lui-même à une double lecture, selon qu'on ramène son résultat à un classement préétabli ou à la dynamique singulière d'une personnalité (*ibid.*, p. 180-182).

¹³⁸ *Ibid.*, p. 220-221.

l'individualité, la preuve, dit Pariente qu'elle a posé un problème inédit, le signe que sa différence n'a pas été purement et simplement expulsée hors du circuit de la connaissance »¹³⁹.

Outre le statut distinct qu'elles accordent à l'individualité, les procédures de connaissance par système et procédure par modèles diffèrent aussi par les relations qu'elles entretiennent avec la *théorie*. Et, ce, non pas seulement parce que la connaissance par système fait appel à des opérateurs de classification, alors que la connaissance par modèles utilise des opérateurs d'individualisation. Mais, plus fondamentalement, parce que le rapport même de la théorie aux objets de la connaissance, et la fonction de la théorie diffèrent. Dans une pensée par système (Jung), la théorie, une fois constituée, joue un rôle de simple *découverte* : elle permet de découvrir la classe qui convient à tel de ces objets, mais « n'exige pas que cette classe soit inventée ». La théorie contient donc en son sein toutes les situations individuelles qu'elle aura à connaître, et la connaissance est une reconnaissance. Au contraire, dans la connaissance par modèle (Freud), la théorie constituée joue un rôle d'*invention* : « elle ne contient pas d'avance la solution de tous les problèmes qui lui sont proposés, elle doit seulement permettre de construire en chaque cas la solution »¹⁴⁰. Autrement dit, la théorie est une sorte de matrice de modèles qu'on élabore au cas par cas d'après elle ; et qui produit alors vraiment une connaissance nouvelle. A quoi il faut ajouter que la théorie systématique est constitutive, tandis que la théorie modélisatrice n'est que régulatrice¹⁴¹.

Le modèle semble donc pouvoir apporter une solution satisfaisante au paradoxe inhérent au concept même d'individu. Un concept désigne en effet les traits communs à tous les objets qui constituent son extension. Mais le concept d'individu ne peut avoir qu'un statut particulier, puisque, pour construire le concept d'individu, on fait de la *différence* une propriété *commune*, et de l'*individualité* une propriété *générale*. Or c'est là ne rien dire sur ce qui, dans chaque cas, la constitue effectivement (puisque l'individualité ne saurait par définition être donnée dans une forme générale). Ce qui explique l'échec de la tentative de saisie systématique de l'individuel (Jung), c'est qu'une *théorie générale* de l'individualité est condamnée à laisser hors de ses prises ce qui fait l'individualité de *chaque* objet étudié. Et, de même que dans le langage ordinaire, pour

¹³⁹ *Ibid.*, p. 227 : « Les modèles (...) sont élaborés en présence des objets mêmes auxquels chacun d'eux est destiné ; à l'instar des concepts fluides, ils sont taillés « sur mesure » au lieu de ressembler, comme les concepts ordinaires, à des « vêtements de confection » ».

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 221.

¹⁴¹ En effet, quand la théorie fait appel à un système, elle s'identifie à ce système, au point d'énumérer complètement les propriétés qu'elle tient pour pertinentes et de définir les relations existant entre ces propriétés. Dans ce cas, ces données sont traitées « de manière à s'effacer devant la propriété sous laquelle elles se subsument ». Alors que, dans la méthode des modèles, la théorie ne peut par principe s'identifier ni à l'un ni à l'ensemble des modèles, mais doit consister seulement en « l'ensemble des règles qui permettent de construire les modèles convenant à toutes les données individuelles recueillies ». Auquel cas, les données constituent « le matériau même avec lequel est construit le modèle convenable pour l'individualité étudiée ». La théorie n'a donc pas la vocation prédictive que lui conférerait une constitution exhaustive des individus : pour connaître les individualités, « il ne faut pas chercher à se doter d'une théorie chargée d'anticiper sur les données observables en les décrivant à l'avance » (*ibid.*, p. 222).

appréhender cette individualité, il faut nommer, indiquer ou décrire l'objet considéré, mais non pas simplement dire *qu'il* est un individu, « semblablement, au niveau de la connaissance, pour déterminer une individualité comme telle, il faut en construire un modèle et non pas la réduire à un concept valable pour toutes »¹⁴². Le modèle, on le voit, est un opérateur conceptuel, abstrait de l'individualité empirique, mais construit à partir d'elle et pour elle, et qui prétend ainsi saisir la part d'irrégularité que la pensée formelle laissait tomber hors d'elle-même. Comprendre son fonctionnement requiert de suivre le mouvement de constitution progressive de la connaissance effective de l'individuel.

h) le mouvement de constitution de l'individualité épistémique

Pour scander les étapes progressives de la connaissance par modèle, Pariente distingue l'individualité empirique, l'individualité-écart et l'individualité épistémique¹⁴³. L'individualité empirique (1), c'est le Léonard de Vinci historique, porteur de prédicats en nombre infinis, le personnage emblématique de la Renaissance italienne. L'individualité-écart (2) est construite à partir de cet ensemble : le comportement de Léonard sur les plans intellectuel, artistique et affectif apparaît comme un écart par rapport à celui qu'on attend d'un homme et d'un artiste ; il met celui qui le présente à part de tous les autres membres de la même classe¹⁴⁴. Pour accéder à la connaissance, il faut quitter ce statut encore intermédiaire et, par un usage particulier du principe d'abstraction, opérer une transformation, en utilisant les traits faisant de Léonard un écart pour constituer une classe (ou une conjonction de classes) inédite : celle des hommes dont le comportement présente ces mêmes traits (la classe des léonards). Ce n'est qu'alors que le problème de la connaissance de Léonard peut recevoir une formulation précise et se prêter à une résolution. Léonard est en effet connu dès lors que l'on peut dire que le Léonard historique était membre de la classe des léonards – ce qui ne signifie pas qu'il en est le seul membre, la classe des « léonards » ayant une extension indéfinie. L'individualité épistémique (3), à laquelle on aboutit alors, convient non à un objet d'expérience, mais à un objet de connaissance. Comme le résume très bien Pariente, l'individualité empirique est disqualifiée au profit de l'individualité-écart, qui ne disparaît pas mais est transposée en individualité épistémique¹⁴⁵.

¹⁴² *Ibid.*, p. 223.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 266-270.

¹⁴⁴ Freud retient ainsi quatre traits : Léonard est l'auteur de *la Joconde* et de *la Sainte Anne* ; il s'est toujours montré très négligent vis-à-vis du destin de ses oeuvres (inachèvement, pas de souci d'entretien) ; il s'est comporté affectivement en homosexuel 'platonique' ; il s'est montré un investigateur acharné, rejetant l'autorité au profit de la seule explication rationnelle (*ibid.*, p.198-199).

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 269. Cette individualité épistémique a même contenu que l'individualité-écart puisqu'elle est composée des mêmes traits, « mais alors que ces traits fonctionnaient de manière négative, en isolant leur porteur des classes par rapport auxquelles ils représentent un écart, ils fonctionnent à présent de manière positive en engendrant une classe dont ce même porteur va apparaître comme membre ».

Pour Pariente, l'objet de l'explication freudienne n'est donc pas historique et concret, mais conceptuel : ce n'est pas « une individualité empirique prise avec l'infinité virtuelle de ses déterminations », mais « un objet construit à partir de certains des prédicats de cette individualité » (ceux que la psychanalyse considère comme pertinents). Par conséquent, l'individualité-épistémique est nécessairement partielle par rapport à l'individualité-empirique. En effet, elle ne comporte pas plus de traits que l'individualité-écart, qui résulte elle-même du criblage de l'individualité empirique par une théorie – ce criblage consistant à annuler ceux des traits de l'individualité empirique que la théorie ne peut pas considérer comme pertinents¹⁴⁶. Une seule individualité empirique se fragmente donc en plusieurs individualités épistémiques partielles, dont aucune ne coïncide exactement avec elle¹⁴⁷. Autrement dit, aucune individualité épistémique ne tient compte à elle seule de la totalité des traits qui constituent une individualité empirique. En fait, elle fonctionne comme « classe par rapport à l'individualité empirique à partir de laquelle elle a été construite ». De sorte qu'on ne doit pas parler d'*ambiguïté*, mais de *complexité* du statut des individualités épistémiques.

L'entité épistémique est donc « dotée d'un statut logique différent selon l'angle sous lequel on l'envisage » : elle se présente comme une *individualité* au sein de la connaissance si on l'oppose à d'autres unités constructibles au sein de la même théorie, et comme *classe* si on la rapporte aux objets auxquels elle s'applique¹⁴⁸. On retrouve ici la dimension foncièrement *relative* de l'individu¹⁴⁹. Ce statut complexe des entités épistémiques ne serait qu'une curiosité logique s'il ne possédait pas une authentique valeur heuristique. Par exemple le produit élaboré par le travail de Dumézil¹⁵⁰, le mythe-modèle (le mythe défini par sa valeur fonctionnelle dans la mythologie romaine), est une construction de la mythologie comparée, qu'aucun Romain n'aurait reconnu comme tel¹⁵¹. Tout ceci montre assez que la constitution des classes épistémiques ne se fait pas par simple abstraction, puisque rien dans l'idée d'*abstraction* n'explique pourquoi, en constituant le

¹⁴⁶ Par exemple, le Léonard que l'historien Jacob Burckhardt replace dans le mouvement de renouveau scientifique et technique de la Renaissance, par opposition au Léonard libidinal de Freud.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 269-270 : les traits qui sont retenus par chacune d'elles apparaissant comme autant de redondances par rapport à l'autre (Freud/Burckhardt). Le texte suivant est particulièrement éloquent : « La classe freudienne des léonards comporte, au moins virtuellement, d'autres éléments que le Léonard historique ; si l'on souhaitait individualiser Léonard au sein de cette classe, il faudrait prendre en considération les singularités qui se retrouvent associées dans l'individualité que Burckhardt permettrait d'élaborer : de tous les léonards, Léonard est celui qui occupe telle place dans la Renaissance italienne. La réciproque est également vraie : considérons tous les hommes auxquels convient l'individualité épistémique qu'on peut tirer de Burckhardt ; ce qui distingue Léonard parmi eux, c'est qu'il fait par ailleurs partie de l'extension de la classe des léonards ».

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 270-271.

¹⁴⁹ De fait, « la qualité d'être un individu ou une classe ne figure pas au rang des propriétés intrinsèques d'une entité, mais dépend de ses propriétés formelles, c'est-à-dire de la position qu'elle occupe par rapport à un langage donné » (*ibid.*, p. 271).

¹⁵⁰ Pariente se livre à une analyse minutieuse de l'œuvre de Dumézil : cf. *ibid.*, p. 227-238.

¹⁵¹ C'est une « hypothèse de structure qui doit en principe éclairer la nature des mythes correspondants et leur place au sein de la pensée romaine » (*ibid.*, p. 271).

mythe-modèle, on écarte les aspects dramatiques pour retenir seulement ceux qui gardent une trace de valeur fonctionnelle, au lieu, par exemple, de faire l'inverse. Autrement dit, l'idée d'abstraction, prise en elle-même, n'explique pas encore le *sens* dans lequel joue la procédure de constitution de la classe. Pour en rendre compte, il faut apercevoir que l'élaboration de la classe est régie par « l'hypothèse que la classe recherchée doit être incluse dans une classe plus large »¹⁵². C'est d'ailleurs parce que les entités épistémiques ont sous un certain angle le caractère d'individualité, sous un autre celui de classe qu'on peut finalement comprendre l'originalité de la tentative intermédiaire de Pariente, à mi-distance des projets de Bergson et du projet formel du premier Granger. Reste à éclaircir la notion de modèle et ses nuances.

i) aspects du modèle

1- les quatre modèles

Pour savoir ce qu'est un modèle, il convient de distinguer à chaque fois ce qui sert de modèle (le représentant) et ce dont il y a modèle (le représenté). Commenant par souligner à bon droit la polysémie du terme, Pariente distingue quatre types distincts.

(1) une procédure de transfert épistémique, comme lorsqu'on prend, par exemple, comme modèle du nerf, un conducteur électrique passif ou un circuit électrique complexe¹⁵³. Cette procédure n'est valide que si on a établi rigoureusement la correspondance entre les lois générales auxquelles sont soumis les deux phénomènes malgré leur appartenance à des ordres distincts.

(2) les modèles mathématiques et logiques. Dans ce cas, le modèle est défini dans un contexte totalement formalisé¹⁵⁴, et les sciences de l'homme n'ont pas encore atteint un stade où leurs énoncés se prêtent à une formalisation comparable. Par ailleurs, la nature du représenté y doit être un système formel¹⁵⁵, et non une individualité empirique. Pour ces deux raisons, ce ne sont pas ces modèles qui retiennent l'attention de Pariente¹⁵⁶.

(3) Des modèles définis par certains chercheurs en sciences humaines, parmi lesquels Braudel¹⁵⁷. Bien qu'ils relèvent de la longue durée et que, à ce titre, ils soient tout près d'échapper

¹⁵² *Ibid.* p. 272. C'est en ce sens qu'on peut parler d'une *normation* théorique des concepts (modèles) de la clinique chez Pariente. Ainsi, c'est l'hypothèse qu'on doit trouver à Rome des mythes relatifs à la fonction guerrière qui pousse Dumézil à lire d'une certaine manière les récits qui concernent la guerre avec Albe, en relevant « tous les indices à l'aide desquels en établir une interprétation conforme au schéma général proposé pour la mythologie indo-européenne » (*ibid.*, p. 272-273). On retrouve là le principe de la dénivellation entre classe et classe d'inclusion, que l'analyse de la description avait mis en valeur, fût-ce à un stade virtuel.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 273.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 274-275.

¹⁵⁵ Le représentant étant alors « une réalisation particulière du système considéré » (*ibid.*, p. 275).

¹⁵⁶ Sur cette question précise du modèle, on voit donc clairement ce qui sépare Pariente de Granger. Le premier est manifestement à la recherche d'une conception plus large de la scientificité, tandis que le second s'en tient à la rigueur de la norme formelle. Pour autant, l'expression du « pas encore » suggère un rapprochement souterrain, signe d'un espoir commun touchant la modélisation en sciences humaines.

¹⁵⁷ Braudel, « Histoire et sciences sociales : la longue durée », *Annales*, 1958 ; cité par Pariente, *ibid.*, p. 275, note.

à l'historicité, ces modèles conviennent à l'histoire. Constitué par un ensemble d'hypothèses, un réseau de relations qui sont liées entre elles par des liens de déterminant à déterminé, un modèle de ce type se présente comme « un faisceau cohérent d'éléments tels que la présence de l'un appelle celle de l'autre, aussi bien dans la synchronie que dans la diachronie »¹⁵⁸. C'est ainsi que la construction d'un modèle du développement des villes italiennes entre le XVI^e et le XVIII^e siècle selon différents stades (marchand, industriel, bancaire), permet une confrontation fructueuse avec les données. Dans ces modèles, le représenté est une entité empirique (*tel* développement de *telle* ville italienne), et le représentant une entité épistémique (le modèle de développement urbain). Ce sont ces modèles qui posent problème à Pariente, par rapport au quatrième type, qui a ses faveurs.

(4) C'est ce genre de modèle que Pariente oppose au « système ». Contrairement aux modèles de transfert épistémiques (1), le modèle (4) « ne relève pas d'un domaine théorique différent de celui auquel appartient son représenté »¹⁵⁹. Les modèles de mythes, par exemple, n'impliquent pas les transferts présents dans les modèles physiques ou biologiques ; non que de tels transferts ne puissent avoir de sens dans les sciences humaines¹⁶⁰, mais les questions développées par ce genre de modèle ne se situent pas au même niveau. Par ailleurs, dans le modèle (4), le représenté est une individualité empirique et non un système formel, et le représentant est une entité épistémique et non une réalisation particulière du système considéré. On voit donc que le « vecteur de la représentation » est orienté en un sens opposé dans les modèles (2) et (4) : dans le modèle formel (2), c'est le représenté qui est tenu pour l'élément le plus abstrait, et dans le modèle (4), c'est le représentant ; le modèle (2) fournit une réalisation concrète d'une théorie plus abstraite que lui, alors que le modèle (4) s'élève dans l'ordre de l'abstraction¹⁶¹.

Selon Pariente, c'est ce type de modèle que développe G. Dumézil en mythologie comparée¹⁶², par exemple. L'important tient au fait que le modèle (4) apparaît « à la jointure d'une théorie et d'un donné empirique ». Comme pour le modèle (3), le représenté est une individualité empirique, et son représentant est composé (abstraitement) à partir de traits empruntés à cette individualité ; mais le choix de ces traits, le traitement théorique qu'ils subissent et leur organisation en classe ne se peuvent justifier que « dans le cadre d'un système de concepts qui préexiste à son application à un individu déterminé ». Autrement dit, la valeur individuelle d'un modèle (4) ne peut être clairement et distinctement reconnue que si on est en mesure de

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 276.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 274.

¹⁶⁰ Le structuralisme, remarque Pariente, n'est souvent qu'une méthodologie de transfert épistémique.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 275.

¹⁶² *Ibid.*, p. 227-240. A bien des égards, l'œuvre de Dumézil est prise comme modèle par Pariente.

concevoir d'autres modèles (4) qui soient susceptibles d'entrer en opposition avec celui qu'on construit ; et cette condition n'est satisfaite que si la construction du modèle (4) se réalise à l'intérieur d'une *théorie générale* « sans laquelle le chercheur ne dispose pas de règle méthodique d'élaboration et de différenciation des modèles »¹⁶³.

On le voit, les deux derniers modèles ont en commun l'orientation identique de leur vecteur de représentation, puisque, dans les deux cas, le représenté est une entité empirique et le représentant une entité épistémique. Mais pourquoi, alors, ne pas les identifier purement et simplement ? En fait, la différence essentielle tient à ceci que le modèle (3) « ne se présente pas comme un *constructum* émanant d'une théorie plus générale que lui » ; raison pour laquelle « il n'est pas englobé dans un ensemble d'entités du même niveau et opposables les unes aux autres »¹⁶⁴. De sorte qu'on ne voit pas clairement en quoi consiste, sur le plan épistémologique, son individualité. Le problème que ressent l'épistémologue avec ce type de modèle provient donc de son caractère *ad hoc*, contingent ; aucune théorie ne venant en renforcer la nécessité, qui apparaît du coup tout arbitraire¹⁶⁵. Quant au modèle (4) sa spécificité tient, on l'a vu, à ce qu'il constitue une formation épistémique *intermédiaire* entre un champ théorique et une individualité empirique. C'est pourquoi il englobe le représentant que cette individualité reçoit au sein de ce champ théorique. Il surgit en effet « au point d'intersection de deux démarches corrélatives l'une de l'autre : celle au cours de laquelle l'individualité empirique révèle ceux de ses traits que la théorie est susceptible de traiter comme pertinents par rapport à elle ; et celle au cours de laquelle la théorie définit, parmi les relations intelligibles qu'elle contient, celles qui sont susceptibles de s'adapter à l'individualité qu'elle se propose d'appréhender »¹⁶⁶. C'est précisément pour entrecroiser ces démarches que des opérateurs d'individuation sont requis, qui « modulent » des relations en principe universelles pour leur donner la forme adéquate et qui, symétriquement, déterminent les traits individuels « pertinents aux yeux de la théorie considérée »¹⁶⁷.

Le modèle (4), qui a la faveur de Pariente, a pour représentant une individualité épistémique, et pour représenté une individualité empirique, mais ne se réduit ni à l'une ni à l'autre. A proprement parler, un tel modèle constitue une *médiation normée*¹⁶⁸. De fait, ce n'est pas seulement quand on a construit l'objet épistémique qui lui correspond qu'on peut prétendre

¹⁶³ *Ibid.*, p. 276-277.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 277.

¹⁶⁵ On a là un premier indice intéressant d'une impossible modélisation de l'histoire, puisque le modèle (3) était celui utilisé par l'historien Braudel. Si l'on ne peut modéliser en histoire, c'est parce que le modèle n'est pas « coiffé », en quelque sorte, par une théorie qui en norme l'usage. Cf. *infra*, la discussion de l'interprétation de l'idéaltype webérien par Pariente.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 277.

¹⁶⁷ Ils jouent, on le voit, le rôle de schèmes.

¹⁶⁸ En effet, il désigne « l'ensemble des relations intelligibles qui s'établissent entre l'individualité empirique et l'individualité épistémique, et qui assurent une correspondance de droit entre celle-là et celle-ci » (*ibid.*, p. 278).

connaître un objet empirique, mais encore quand on donne une explication rationnelle de cette correspondance. Autrement dit, pour qu'il y ait vraiment connaissance, il ne suffit pas de constater que l'individualité empirique présente tel ou tel des traits que reproduit l'individualité épistémique, il faut aussi s'être donné les moyens de rendre compte rationnellement de ce phénomène. Le modèle (4) doit donc, pour fournir une connaissance de l'individualité comme telle, établir une « correspondance rationnelle » entre une individualité empirique (son représenté), et une individualité épistémique (son représentant).

2- Modèle et théorie

Le rôle que joue la notion de modèle n'est pas seulement confiné à *l'intérieur* d'une théorie donnée. En effet, le modèle joue également un rôle dialectique dans le rapport entre théories concurrentes. Il permet ainsi de définir certaines des conditions du progrès de la connaissance, au sens des conditions dans lesquelles une théorie en remplace une autre auparavant acceptée¹⁶⁹. Cette substitution survient en cas d'échec de la modélisation : c'est en effet quand on est contraint d'admettre qu'elle ne permet pas de construire le modèle d'une certaine individualité empirique¹⁷⁰ qu'on se détourne d'une théorie¹⁷¹. Pariente insiste à l'envi sur cette caractéristique importante qu'ont les modèles de n'être constructibles qu'au sein d'une théorie donnée¹⁷². La formule complète du modèle est donc à *trois termes*¹⁷³ : « X est le modèle de Y ds T », où Y est l'individualité empirique et T la théorie. Or une théorie peut être présentée comme composée de trois ensembles articulés les uns sur les autres : « un ensemble de classes, un ensemble de relations entre les éléments de ces classes, et un ensemble d'opérateurs d'individualisation »¹⁷⁴. En fait, aucun de ces ensembles n'est élaboré indépendamment des deux autres, et leur constitution se réalise par l'intermédiaire d'un processus de sélection au terme duquel le théoricien ne retient que certaines classes, certains types de relations, et certains opérateurs, qui sont autant de variables efficaces pour sa théorie¹⁷⁵. Si une théorie sert donc de norme au modèle, c'est dans la

¹⁶⁹ On peut rapprocher ce rôle dialectique de la figure peircienne de l'abduction.

¹⁷⁰ Ainsi Keynes se détourne-t-il de la théorie économique classique en raison de l'incapacité de cette dernière à expliquer le chômage involontaire. Ce faisant, souligne Pariente, « il ne considère pas la théorie classique comme fausse, mais comme limitée à un cas particulier de la théorie générale qu'il propose, cas où aucun obstacle n'empêche d'atteindre une situation de plein-emploi » (*ibid.*, p. 278). De même, Galbraith refuse de rapporter le fonctionnement d'une économie moderne au seul principe du marché, *i.e.* de la maximisation du profit, car on ne peut expliquer sur cette base le fonctionnement effectif des grandes entreprises industrielles.

¹⁷¹ Dès lors, ce qu'on attend de la nouvelle théorie, précise Pariente, c'est qu'elle « possède une capacité de construction de modèles plus large que la théorie précédente, car elle doit pouvoir rendre compte de tous les faits qu'on expliquerait antérieurement et de ceux qu'on ne parvenait pas à expliquer » (*ibid.*, p. 279).

¹⁷² *Ibid.* : « Le modèle n'est pas modèle en soi et par soi, mais relativement à une certaine théorie ».

¹⁷³ *Ibid.*, p. 290 : « La relation du modèle à l'objet empirique n'est donc pas, malgré les apparences, une relation entre deux termes ».

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 279.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 280 : Les autres éléments sont éliminés, « non pas comme dépourvus d'intérêt en eux-mêmes, mais comme incapables de donner prise à un traitement théorique dans le secteur considéré ».

mesure où elle *régule* la sélection des traits de l'individualité empirique que le modèle représente : la relation du modèle à l'objet empirique « ne tient son efficacité épistémique que de la présence cachée de la théorie qui peut seule donner au modèle un statut convenable »¹⁷⁶. Et une théorie obéit à un principe spécifique, par lequel elle sélectionne les aspects des phénomènes qu'elle considère comme des variables efficaces.

3- La pertinence contre l'abstraction

Les rapports entre le modèle et l'empirique ne sont pas à penser négativement sous la forme de *l'abstraction* (terme vague, synonyme de perte), mais positivement, sous celle de la *sélection pertinente*. Cette différence capitale engage le rôle de la théorie dans la constitution du modèle. Certes, c'est aux restrictions et contraintes induites par la constitution d'une théorie qu'il faut imputer le fait qu'aucun modèle ne retient la totalité des traits de l'individualité empirique qu'il admet comme représenté. Mais on aurait tort d'arguer de ce fait pour tenter un mauvais procès aux entités épistémiques. Car leur reprocher de n'être que « de simples abstractions, incapables d'épuiser l'intégralité des traits d'un objet empirique » (*individuum est ineffabile*), c'est définir corrélativement l'individualité empirique comme un écart par rapport à l'individualité épistémique¹⁷⁷. En fait, dès qu'on se place dans la perspective de la connaissance par modèle, on voit que, loin de n'être que l'ombre abstraite du donné concret (une privation, une détérioration), l'individualité épistémique est l'objet d'une conceptualisation efficace et totale¹⁷⁸ – l'écart par rapport aux concepts, la variété spectaculaire, n'étant que « la *forme d'émergence* de l'individualité »¹⁷⁹. Toute théorie opère ainsi une sorte de réduction à l'aide du principe de pertinence, au nom duquel elle détermine les variables qu'elle considère comme efficaces et, au contraire, refuse de se prononcer sur certaines autres variables de l'objet étudié, en suspendant tout jugement qui pourrait être porté sur celles-ci (elle ne les discute pas, elle les écarte pour n'avoir pas à en prendre connaissance).

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 290.

¹⁷⁷ Or cette interprétation du rapport entre expérience et connaissance est erronée, et se fonde sur une objection stérile : argumenter contre une science en prenant prétexte qu'elle ne fournit pas une explication *intégrale* de son objet, c'est « déprécier les découvertes partielles en leur opposant une exigence de connaissance totale » – le « tout et tout de suite » explicatif ne peut être qu'une exigence irréaliste (*ibid.*, p. 281-282). C'est avec les mêmes arguments que Granger défendait les fragments de sciences de l'homme contre les critiques « humanistes ».

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 286. Pariente prend soin de préciser : « dans la méthode des modèles, l'individualité apparaît comme un écart par rapport aux données théoriques et conceptuelles, c'est-à-dire par rapport aux relations universellement valables qui forment la base de la théorie ; mais elle *n'est pas* en elle-même un écart puisque le résultat du processus épistémique sera de réduire cet écart en le conceptualisant ».

¹⁷⁹ *Ibid.* Pariente cite Canguilhem (« Du singulier et de la singularité en épistémologie biologique », in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1968, rééd. 1994) : « le singulier acquiert une valeur scientifique quand il cesse d'être tenu pour une variété spectaculaire et qu'il accède au statut de variation exemplaire ».

4- Traits-objets et traits-facteurs

En fait le processus de sélection par pertinence est double : l'ensemble des traits caractéristiques de l'objet subit d'abord une première partition nécessaire, au terme de laquelle il est décomposé en traits pertinents et traits non pertinents. Mais la construction du modèle que la théorie associe à l'objet exige une seconde partition, portant cette fois sur le seul ensemble de traits pertinents, qui sont « distribués en objets et en facteurs de l'explication »¹⁸⁰. Les premiers désignent l'*explicandum*¹⁸¹, et les seconds, l'*explicans*¹⁸², (qu'illustre, par exemple, l'identification de Léonard, enfant, à son père). Connaître l'individu dans son individualité exige donc qu'on s'appuie sur ses traits-facteurs pour expliquer ses traits-objets¹⁸³. Et c'est parce que le processus de la connaissance se déroule tout entier à l'intérieur de l'ensemble des traits individuels pertinents, par ailleurs parfaitement identifiés, qu'il est possible d'acquérir un savoir de l'individu comme tel. Construire le modèle d'un individu revient donc à établir, à l'aide d'une théorie, un « lien rationnel » entre ceux de ses traits que cette théorie regarde comme pertinents : de la sorte, « l'individu devient la source de sa propre intelligibilité et, réciproquement, l'analyse qu'on donne de lui ne le réfère à rien d'autre qu'à lui-même »¹⁸⁴. Ce critère de la double partition (des traits individuels en pertinents et non pertinents, puis des traits pertinents en objets et facteurs) est au fondement de l'opposition qu'établit Pariente entre système et modèle : on ne retrouve en effet dans les systèmes que la première de ces partitions¹⁸⁵.

Il y a une autre conséquence importante de la distinction entre traits-objets et traits-facteurs. En effet, les premiers représentent, on l'a dit, l'*explicandum*, et les seconds ne sont que les instruments de l'explication. Or la théorie au sein de laquelle se produit l'explication « n'a rien à dire sur les traits-facteurs ». Elle doit certes être capable de les prendre en considération, car ce sont eux qui constituent les données qui seront traitées par les relations qu'elle a mises au point, « mais elle ne se soucie pas d'analyser ces données pour elles-mêmes, d'en reconstituer la genèse,

¹⁸⁰ Pariente, *Le langage et l'individuel*, op. cit., p. 290.

¹⁸¹ Ils sont constitués par celles des singularités de l'individualité à connaître que la théorie se charge d'expliquer, et qui composent l'individualité-écart. L'indifférence de Léonard à l'égard de ses œuvres en offre un bon exemple.

¹⁸² C'est-à-dire celles des singularités que la théorie met à contribution, en les rapportant aux relations universelles dont elle dispose, pour expliquer les traits-objets.

¹⁸³ Pour Pariente, le schéma de la connaissance est le suivant : « l'individu empirique I est un élément de la classe épistémique P (c'est-à-dire présente le trait-objet T) parce qu'il présente le trait-facteur S' » (*ibid.*, p. 291).

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ Certes, la connaissance qu'un système donne d'un individu repose elle aussi sur un certain nombre de traits choisis ; mais il s'agit seulement d'établir que cet individu est un élément d'une classe *déjà connue*, et le but de l'explication n'est donc pas d'éclaircir par là d'autres aspects du même individu. Au contraire, dans un modèle, on élabore à partir des traits-objets la classe dont l'individu doit apparaître comme élément, *et* on explique par les traits-facteurs son appartenance à cette classe ; de sorte que « la seconde partition a autant d'importance que la première ». On le voit, dans un système, on s'efforce bien d'établir l'appartenance de l'individu à une classe ; mais les traits constitutifs de cette classe ne sont pas obtenus à partir de l'individu en question, puisqu'ils sont *déjà* donnés dans le système comme trans-individuels. C'est pourquoi « le modèle seul donne la connaissance de l'individu dans son individualité ».

d'en établir le modèle »¹⁸⁶. La raison de ce désintérêt est « qu'il faut bien commencer quelque part » : pour une théorie, se vouloir *totale*, en prétendant expliquer non seulement les traits-objets, mais aussi les traits-facteurs, c'est nécessairement glisser dans une régression à l'infini. En renonçant à rechercher l'explication totale, la connaissance ne relance pas pour autant la dialectique de l'individualité et de l'objet associé – cette même dialectique qui empêche les descriptions du langage ordinaire d'individualiser complètement l'objet sur lequel elles portent. Il suffit en effet d'établir dans le langage de connaissance une distinction stricte entre les concepts qui correspondent aux classes et aux relations, et ceux qui font office d'opérateurs d'individualisation. C'est alors sans ambiguïté, en effet, que les éléments recueillis à l'aide des opérateurs se répartissent en traits-objets et en traits-facteurs, puisque « les relations établies par la théorie définissent *le sens du vecteur* selon lequel se fait la connaissance »¹⁸⁷.

2) L'obstacle de l'individuel historique

Par rapport à l'approche formelle, la conceptualisation théorique de la clinique offre l'avantage d'un assouplissement épistémologique, qui propose de la connaissance une notion plus large¹⁸⁸, en considérant notamment comme son matériau premier ce qu'un positivisme sourcilleux rencontre comme un obstacle ou un défaut, tout plein d'idéologie (le marxisme, la psychanalyse). Cette logique de l'individuel vient toutefois buter, à son tour, sur l'exception de l'histoire, source d'un « malaise » épistémologique. Car, même si l'historien se conforme aux principes généraux de constitution des individualités épistémiques (le choix de périodisation valant alors comme opérateur d'individuation), l'opération de connaissance historique ne relève ni d'un système, ni d'un modèle. Face à cette difficulté (a), Pariente propose un détour heuristique par la géographie (b) censé lui permettre d'établir un diagnostic et de proposer une thérapie pour l'histoire (c), mais qui conduit cependant à une interprétation discutable des thèses de Max Weber (d).

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 292.

¹⁸⁷ Ainsi, la psychanalyse précise que les données relatives à l'enfant sont explicatives par rapport à celles qui concernent l'adulte, mais sans chercher à expliquer les données de l'enfance. De même, la mythologie comparée dit que le mythe indo-européen archaïque l'est par rapport aux formes qui en sont historiquement attestées, mais elle ne prétend remonter aux origines de l'idée de la tripartition fonctionnelle. Cette version contemporaine de l'*anankè stènai* signifie simplement que, dans chaque secteur, la connaissance prend son point de départ dans les données sur lesquelles elle ne se prononce pas. Mais comme ce qui figure ici comme donnée peut être ailleurs objet d'analyse, on peut parler d'une « dialectique » des traits-objets et des traits-facteurs (*ibid.*, p. 293). Cette dialectique constitue pour Pariente l'un des terrains sur lesquels il faudrait se placer pour étudier les relations entre sciences.

¹⁸⁸ *Ibid.* : « dans la connaissance, la diversité et le pluralisme sont de droit ».

a) Le malaise de l'histoire

La question qui se pose à l'histoire est celle de l'individualisation d'une certaine période de temps¹⁸⁹. Pour ce faire, il faut « l'isoler du continuum temporel et, à cette fin, assigner une borne initiale et une borne finale qui en constitueront les extrémités »¹⁹⁰. Mais la périodisation est la plupart du temps opérée selon des modes traditionnels, qui ont pour défaut d'emprunter leurs critères de délimitation « aux rythmes réguliers du calendrier », relevant de l'astronomie, ou « aux accidents biographiques », qui sont des données directement tirées de l'expérience¹⁹¹. Or, en s'appuyant sur eux pour interrompre la continuité du déroulement de l'histoire, on contrevient soit au principe d'autonomie régionale (de chaque mode de connaissance par rapport aux autres), soit au principe d'autonomie générale (de la connaissance par rapport à l'expérience)¹⁹². Périodiser, pour l'historien, ce devrait être, selon Pariente, « renoncer à la commodité d'un découpage donné d'avance, et s'imposer la tâche de déterminer dans chaque cas, à propos de chaque question, la périodisation convenable »¹⁹³. L'historien ne peut résoudre ce problème par la seule multiplication des documents qu'il réunit¹⁹⁴ (illusion méthodiste¹⁹⁵). Il doit donc s'efforcer de découvrir « dans la nature même du phénomène qu'il étudie la justification des bornes qu'il lui assigne pour le différencier des phénomènes antérieurs et postérieurs »¹⁹⁶. Que l'historien soit finalement amené à reconnaître que tous les processus ne relèvent pas du même étalon chronologique, Pariente en veut pour preuve la conception braudélienne d'un temps feuilleté :

¹⁸⁹ Pariente critique d'ailleurs la célèbre définition de Marc Bloch (l'histoire comme « science des hommes dans le temps ») qui, à ses yeux, a le défaut d'être « aussi irréfutable que peu révélatrice » (*ibid.*, p. 246), la notion de temps étant trop vaste, trop imprécise. En fait, il faudrait dire : « l'histoire étudie les hommes à l'intérieur d'une certaine période de temps », ce qui est à la fois plus limité et plus modeste que : « les hommes dans le temps ». En effet, la première formule implique qu'a été résolue une question que ne pose pas la dernière : celle de « l'individualisation de la période considérée ».

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 247.

¹⁹¹ C'est là l'avis de Pariente. Et c'est face à des considérations de ce genre que la réflexion de Ricœur prend toute son importance : pour lui, le discours de l'histoire constitue un « tiers-temps », qui n'est ni physique, ni vécu. Cf. Ricœur, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983-1985.

¹⁹² Ces deux principes régissent la constitution des individualités épistémiques. Cf. Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 241-246.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 247. D'où le risque consistant à étudier des événements d'un certain ordre en les enserrant entre des limites chronologiques empruntées à un autre ordre de phénomènes historiques (l'exemple de découpage erroné, donné par Bloch, est suggestif : « l'histoire diplomatique de l'Europe, de Newton à Einstein » (*ibid.* p. 248).

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 248 : L'erreur de ce moment épistémologique de l'histoire (dite positiviste, ou méthodiste) « n'a pas été de donner à la recherche des documents plus d'importance qu'elle n'en avait précédemment, mais de croire ou de feindre que cette démarche était le moment essentiel de la démarche historique sans voir que, le document découvert, il restait à l'interpréter, à l'articuler sur d'autres documents, et que ces opérations exigeaient de l'historien qu'il se tienne en garde contre des pièges tout aussi subtils ».

¹⁹⁵ Pariente préfère parler de la « méthodologie positiviste » de la connaissance historique, mais Antoine Prost, à qui l'on doit une réévaluation récente des travaux de Seignobos, préfère le terme de « méthodisme ». Cf. Prost *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, p. 55-77. A cette précision sémantique près, la remarque de Pariente est tout à fait justifiée : « Le positivisme a été une réaction saine contre la conception un peu trop philosophique qui tendait à prévaloir chez les historiens du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. L'attention qu'ils donnaient à la longue durée permettait à bon compte de découvrir une rationalité dans le devenir historique ; en les obligeant à se situer au niveau du temps événementiel, le souci du document a eu le mérite de les rappeler à une observation scrupuleuse de leur objet » (Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 248).

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 248-249.

l'événementiel, le conjoncturel et le structurel représentant ainsi « trois paliers de la temporalité historique ». Certes, aucun processus concret ne se situe sur un seul de ces paliers, à l'exclusion des autres, mais chaque processus comporte, de par sa nature, une affinité plus ou moins nette avec l'un ou l'autre. Et la tâche de l'historien est de « découvrir cette affinité », mais elle est aussi de reconstituer les liens unissant les différents paliers, de manière à reconstituer l'unité du phénomène ou du processus qu'il étudie – ce que fait Braudel dans la *Méditerranée*.

Le jeu des principes d'autonomie scientifique (*générale*, par rapport au vécu, et *régionale*, par rapport aux autres disciplines) paraît expliquer la nécessité où se trouve l'historien de *construire* l'individualité qu'il analysera. Ces principes sont en effet à l'œuvre chaque fois que l'élaboration conceptuelle de l'objet est en jeu. Ainsi, la définition du concept de *Méditerranée* atteste le souci qu'a l'historien de donner une définition *propre* de son objet « au lieu de se borner à le recevoir tel qu'il est constitué par d'autres disciplines » : cela implique de rejeter les délimitations qui paraissent spontanément légitimes, comme celles héritées de la géographie, de la géologie, ou de la biogéographie. Précisément parce qu'il s'agit d'une individualité de très grande dimension, le cas du monde méditerranéen révèle nettement « l'effort de construction conceptuelle par lequel l'historien détache son objet du donné empirique comme de l'objet d'autres disciplines »¹⁹⁷. L'historien se conforme donc dans son secteur aux principes d'autonomie générale et régionale qui régissent la constitution des individualités épistémiques. Mais s'il est exact qu'il accomplit ainsi les démarches inaugurales de l'activité scientifique, « il n'en est que plus urgent de se demander à quoi tient le *malaise* qu'éprouve incontestablement toute analyse épistémologique devant le cas de l'histoire »¹⁹⁸. Pour préciser la nature des points sur lesquels cette discipline paraît différer des autres sciences, il faut définir davantage les caractères du type de connaissance auquel parvient l'historien. Prenons l'exemple, de la bataille de Lépante¹⁹⁹. Dans son analyse, Braudel fait la part des hommes et des techniques (deux paliers différents de la temporalité historique), des relations internationales, de l'histoire lente. Comme Lépante a une issue (brillante pour la

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 250.

¹⁹⁸ Ici, Pariente se fait critique du Granger de 1960, pour qui la réflexion de l'historien hésite constamment entre, science (modèles formellement structurés), et art (une évocation imaginative). Pour Pariente, cette division vaudrait si on tenait compte du caractère irrémédiablement passé de l'individualité historique (d'où l'idée est qu'une telle individualité ne saurait être l'objet d'une connaissance scientifique puisqu'elle échappe à toute *praxis*). Une telle interprétation, souligne Pariente, a certes un avantage (elle sépare le cas de l'histoire de celui des autres sciences de l'homme par une coupure très nette, selon la séparation du passé et du présent), mais elle présente aussi l'inconvénient majeur de parier que l'histoire ne sera jamais une science. En fait, cette critique est ambiguë : elle souligne bien une difficulté du concept d'histoire chez Granger, mais a le défaut de se tromper de critère en mentionnant la dimension passée (la temporalité de l'objet est plutôt un trait dérivé qu'un trait vraiment constitutif de l'histoire ; c'est en fait le singulier actuel qui est le souci caractéristique de la discipline). Pariente a cependant globalement bien perçu le statut « paradoxal » de l'histoire pour Granger, partagée entre *art* de la restitution évocatrice et la *technique* (toute stylistique) d'articulation des structures sur un instant présent. Sur ces points, cf. Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, *op. cit.*, p. 216-225.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 251-253.

Chrétienté) entièrement conditionnée par des événements qui dépendent du plan de la conjoncture, et a été privée des conséquences importantes qu'elle pouvait avoir pour des raisons tenant à l'histoire lente (la bataille ayant eu lieu en novembre, le mauvais temps empêcha la flotte alliée de poursuivre son offensive, et les difficultés de communication interdisaient de combler les pertes, de s'approvisionner...), on peut dire que l'intérêt de la bataille est, selon l'expression de Braudel, de marquer « les limites mêmes de l'histoire événementielle ».

Le point important que souligne Pariente est qu'aucune des deux formules dégagées (système ou modèle) ne convient pour qualifier le travail de l'historien, lequel consiste à « fragmenter l'événement étudié en un certain nombre d'aspects ou de traits pertinents, puis à rapporter chacun d'eux aux traits qui lui correspondent tout en relevant d'autres paliers de temporalité que celui sur lequel l'événement en question a été appréhendé »²⁰⁰. Par exemple, affirmer que la victoire de Lépante (événement) s'explique par l'engagement des ressources espagnoles (conjoncture), ou que l'empire turc n'a pas été attaqué dans le plongement de la défaite (événement) à cause de la mauvaise saison (longue durée), c'est expliquer sans faire appel au système ni au modèle. En effet, on ne fait pas apparaître l'événement étudié comme élément d'une classe, et la bataille ne se présente pas comme le résultat de l'individualisation, par des paramètres déterminés, d'une structure valable pour d'autres batailles²⁰¹. En fait, « *les données qui servent à expliquer n'entretiennent pas en histoire la même relation avec l'événement à expliquer que dans les autres types de connaissance* ». Dans cette discipline, *ces données sont, « quoique situées sur un autre niveau de temporalité, des événements tout aussi réels et singuliers que l'événement qu'elles contribuent à expliquer »* (climat méditerranéen, l'état des techniques de construction navale, la situation internationale sont autant d'individualités)²⁰². Ces événements ne se présentent aucunement par rapport à Lépante « *comme des classes par rapport à un individu, mais comme des causes par rapport à un effet* ». Et ces causes se distinguent de leur effet sur le plan chronologique (elles sont antérieures), parce qu'elles le débordent (leur influence s'exerce sur d'autres événements), mais ne se présentent jamais « *comme un ensemble de classes dont l'objet étudié serait un élément, ou au sein desquelles il faudrait l'individualiser* ».

C'est pour cette raison que l'histoire a un « statut particulier » : si elle ne donne pas une connaissance conceptuelle de son objet, c'est parce qu'elle « ne dispose pas au dessus de lui un réseau de relations dotées d'une validité en principe universelle et permettant de capter la particularité de l'objet en question »²⁰³. Des deux procédés essentiels utilisés dans la discipline

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 253.

²⁰¹ On ne saurait mieux dire que, en histoire, la logique du modèle est rattrapée par le pouvoir singularisant de la contingence. Cf. *infra*, conclusion.

²⁰² *Ibid.*, p. 253 (nos italiques).

²⁰³ *Ibid.*

historique pour dégager la signification et l'importance de certains événements²⁰⁴, l'établissement de liaisons de succession (rapport de la fin aux moyens) et celui de liaisons de coexistence (rapport de la personne à ses actions), aucun n'institue entre les deux termes du rapport la différence de niveau logique qui est, pour Pariente, à la base des démarches de la connaissance. Comme il le souligne lui-même, « *ce qui caractérise l'histoire, c'est que les rapports qu'elle établit réunissent toujours des individualités de dimensions et de rythmes différents, qu'elle ne sort donc pas de la sphère de l'individuel* »²⁰⁵. Elle propose bien une certaine connaissance de son objet, puisqu'elle ne s'enferme pas en lui et qu'elle le relie à d'autres, mais « *comme ce à quoi elle le relie appartient au même type logique que lui, elle n'en propose pas une connaissance conceptuelle* »²⁰⁶, au sens où le font, selon Pariente, la psychanalyse (Freud) ou la mythologie comparée (Dumézil).

b) le détour par la géographie

Pour Pariente, un parallèle s'impose entre histoire et géographie dans la mesure où ces deux disciplines sont tenues pour « les spécialistes de l'individualité » dans l'ensemble des sciences de l'homme²⁰⁷. Or, la géographie humaine rencontre un problème de même nature, mais elle semble capable de le résoudre. D'où l'intérêt d'étudier son cas pour examiner s'il ne serait pas possible de l'étendre à l'histoire. Comme les autres sciences, la géographie se trouve devant la nécessité de construire son objet : elle ne peut attendre qu'il lui soit donné déjà découpé et prêt à l'analyse. Le temps historique est vécu comme un continuum homogène : en y introduisant des coupures et en y distinguant des rythmes divers, l'historien le découpe en périodes au prix d'un effort d'élaboration conceptuelle. Le géographe se trouve, quant à lui, devant un continuum spatial, et doit d'abord s'attacher à le morceler de manière à offrir à l'analyse des segments aux dimensions appropriées²⁰⁸.

La géographie, ainsi comprise, s'éloigne de la simple description pour s'orienter dans la direction d'une connaissance appliquée. Si la géographie se voulait purement descriptive, elle reprendrait à son compte les postulats de l'*exceptionalism*²⁰⁹, théorie selon laquelle tous les faits étudiés sont uniques, et pour qui, par conséquent, le type de connaissance auquel la géographie parvient ne peut se présenter comme scientifique. Mais l'idée d'une science descriptive est

²⁰⁴ Selon Chaïm Perelman (« Objectivité et intelligibilité dans la connaissance historique », in *Les catégories en histoire*, Bruxelles, éd. de l'Institut de Sociologie, 1969).

²⁰⁵ Pariente, *Le langage et l'individuel*, op. cit., p. 254 (nos italiques)

²⁰⁶ *Ibid.* (les italiques sont de Pariente).

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 246.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 254. Pariente analyse longuement l'objet privilégié que constitue la *région* en géographie, situé à l'intersection de l'expérience commune et de la connaissance. Il montre qu'aucun objet n'est « naturel » ni indépassable : région, paysage, etc., tout découpage est légitime pourvu qu'il s'assume pour ce qu'il est (le produit d'une opération de découpe) et non pour un prétendu « donné ». *Ibid.*, p. 255.

²⁰⁹ Cf. Fred K. Schaefer, « Exceptionalism in Geography », in Willima Bunge, *Theoretical Geography*, Lund, Lund Studies in Geography, Gleerup, 1966.

illusoire et, pour qu'une explication puisse surgir, il faut distinguer entre l'individualité empirique et l'individualité épistémique, et rapporter chacune au langage dans lequel elle est appréhendée²¹⁰. Quand, à partir de quelques principes, le géographe allemand Christaller développe un schéma théorique de la répartition des lieux centraux dans un espace indifférencié²¹¹, il ne retient de la réalité que les traits pertinents par rapport à la théorie. Ce faisant, il cherche à *connaître* véritablement son objet, et pas seulement à le *décrire*. Et son objet d'étude n'est pas l'objet empirique (la répartition empirique des villes) mais un « objet purement intelligible », et la difficulté est de rendre compte des différences existant entre la répartition empirique et la répartition prévue à partir du schéma²¹². Si le modèle de Christaller admet par ailleurs des limites, c'est parce que son auteur a eu le tort de s'en tenir à des hypothèses de travail trop restrictives qui ne lui permettaient de construire que des modèles d'un type bien déterminé²¹³.

Pour Pariente, l'intérêt du cas de la géographie tient à ce qu'il révèle les difficultés que rencontre une discipline donnée, quand elle s'efforce de passer du stade de description à celui de connaissance. Par extrapolation, Pariente en conclut qu'il n'y a pas de « fatalité épistémologique », et qu'il n'y a pas de raison pour que l'histoire ne bénéficie pas des développements de la géographie, à condition de savoir s'en inspirer. Si l'on s'en tient à la description, en histoire, affirme Pariente, « ce n'est pas que l'objet l'exige, c'est qu'on n'a pas découvert l'angle sous lequel il faut l'analyser pour parvenir à sa connaissance »²¹⁴.

c) diagnostic et thérapie

Pour Pariente, il faut distinguer le type d'analyse auquel se livre l'historien de la connaissance conceptuelle proprement dite. L'histoire *donne de son objet une description méthodique, une narration raisonnée, mais non une connaissance*²¹⁵. Bref, l'histoire n'a pas encore trouvé son Christaller. Et si les historiens ont réagi contre la méthodologie positiviste héritée du XIX^e siècle, « ils n'ont pas pour autant remis en question le point de vue exclusivement idiographique qui règne encore sur la méthodologie »²¹⁶. L'idée fondamentale, c'est qu'« il n'est peut-être pas impossible de

²¹⁰ Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 258 : « y a-t-il encore lieu de se battre contre le fantôme d'une science descriptive ? (...) Si la science ne se contente pas d'être le stérile doublet de la réalité, elle doit renoncer à l'ambition descriptive, et s'assigner un rôle explicatif ».

²¹¹ Christaller, cité par Pariente, *ibid.*, p. 259- 263.

²¹² *Ibid.*, p. 263.

²¹³ C'est pour cette seule raison que ses modèles ne se montrent pas universellement valables. Pour Pariente, il ne faudrait pas en tirer la conclusion d'un échec de la méthode, mais au contraire la résolution d'élaborer des hypothèses plus générales, capable de donner naissance à des modèles de types plus divers qu'on mettra à l'épreuve dans les cas où échouent les modèles de Christaller. C'est ce point qui pose problème, selon nous.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 264.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 265.

²¹⁶ La méthode idiographique s'oppose, dans l'esprit de Pariente, à la méthode conceptuelle et théorique qu'il prône, en croyant en trouver l'incarnation chez Christaller. C'est pour de bonnes raisons que l'histoire entend rester fidèle à sa vocation idiographique (cf. *infra*, conclusion).

conserver à l'histoire sa précision sans pour autant la limiter à une simple narration »²¹⁷. Certes, il faut se résoudre pour cela à opérer sur l'objet étudié une réduction radicale²¹⁸ (renoncer à appréhender d'un coup la totalité, accepter de distinguer les traits pertinents ou non pour un problème donné), mais rien dans l'histoire ne rend ces conditions irréalisables. En fait, si l'histoire n'est pas une connaissance conceptuelle de son objet, « ce n'est pas parce qu'elle n'entretient pas de relation à l'individuel, mais au contraire parce qu'elle ne sort pas du domaine de l'individualité » : il lui manque une couche d'énoncés théoriques qui se situe au même niveau, par rapport à l'objet étudié, que la théorie abstraite chez Christaller. Le sort de l'histoire est encore indécis, et c'est son devenir effectif qui permettra de trancher.

La manière dont Pariente établit son diagnostic d'échec est très instructive. Pour lui, ces analyses confirment l'hypothèse fondamentale de son travail, selon laquelle il existe une corrélation étroite entre formes de langage et formes d'individualité. En effet, quand un langage de connaissance est élaboré, on doit pouvoir engendrer des individualités épistémiques dans le domaine auquel il est destiné à s'appliquer. Mais, dans le cas de l'histoire, son insuffisance (provisoire) provient de ce que les individualités étudiées « ne se confondent pas avec des individualités épistémiques ». En fait, les individualités de l'histoire se distinguent malaisément des individualités empiriques correspondantes, parce que « l'histoire n'a pas mis en place le dispositif linguistique nécessaire, faute d'avoir dissocié le niveau où s'établissent les relations en principe universelles et celui où fonctionnent les concepts qui servent d'opérateurs d'individualisation »²¹⁹. Aux yeux de Pariente, l'histoire fournit ainsi une contre-épreuve satisfaisante pour l'hypothèse de la corrélation entre langage et réalité. Plus précisément, on peut parler de deux points d'achoppement de l'approche théorico-clinique de l'histoire proposée par Pariente :

1) Le manque de sélection. On l'a vu, Pariente fustige la stérilité de la critique qui consiste à déplorer dans le modèle (l'individualité épistémique) la perte induite par l'écart d'avec l'individualité empirique. Cette argumentation revient en effet, selon lui, à reprocher à une discipline quelconque de ne pas expliquer ce que, précisément, elle ne prétend pas expliquer. La preuve a contrario de la nécessité d'une sélection (par pertinence, par opposition à une abstraction sans règle), c'est qu'« il semble que ce soit sa volonté de retenir sinon la totalité, du moins un très grand nombre de traits des événements qui empêche l'histoire de se constituer en une science proprement dite »²²⁰.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 265.

²¹⁸ Autant que celle que Christaller opère sur l'Allemagne du sud, en géographie.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 266.

²²⁰ *Ibid.*, p. 280. Pariente semble croire que cette tare de l'histoire est toute provisoire, et nullement structurelle.

2) L'impossibilité d'une juste distribution, en histoire, entre traits-objets et traits-facteurs. On l'a vu, la théorie vise à expliquer les traits-objets d'une individualité conceptuelle par les traits-facteurs, mais ne peut pas se permettre d'analyser ces derniers, sans risquer de tomber dans la régression à l'infini (« il faut bien commencer quelque part »). Mais Pariente ajoute : « Seule peut-être l'histoire présente ici une situation particulière : dans la mesure où l'explication réside selon elle dans l'assignation d'un événement (ou d'une constellation d'événements) antérieur, elle ne se conforme pas à une règle déterminée qui soit capable de délimiter nettement le domaine des objets par rapport à celui des facteurs : tout trait-facteur d'ordre historique (*i.e.* à l'exclusion des traits qui relèvent de la géographie) est susceptible de devenir à son tour objet ; aussi la décision d'arrêter en un certain point la régression explicative dépend plus des options de l'historien que des nécessités de sa méthode »²²¹. « Ce cas particulier étant donc réservé », on voit que dans chaque secteur, la connaissance prend son point de départ dans les données sur lesquelles elle ne se prononce pas²²².

d) Le gauchissement théorique de la méthodologie webérienne

A la fin de son étude, Pariente étudie incidemment la méthode idéal-typique de Weber, pour en souligner la proximité d'avec sa propre conception formelle de l'individualité. Ce passage revêt un intérêt tout particulier, parce qu'il est l'occasion pour Pariente d'approfondir la spécificité de l'histoire, et d'élaborer une nouvelle version de ce que l'on pourrait appeler « l'argument du "encore un effort" », qui projette la scientificité de l'histoire dans un futur indéci. Malgré la difficulté de comprendre la signification du concept d'*idéal-type*, Pariente propose d'y voir une tentative pour résoudre le problème de l'individualité dans les sciences sociales. Pour lui, Weber a travaillé sur un seul problème fondamental (définir les singularités du capitalisme occidental), auquel s'ordonnent, explicitement ou non, toutes ses recherches (sociologie du droit, de la religion ou de l'économie). La méthodologie de Weber peut, quant à elle, être présentée comme visant à promettre au chercheur de forger des écarts, autant qu'il est nécessaire pour attaquer l'objet étudié sous tous les angles. Le type-idéal est toujours défini comme « concept-limite (...) auquel on *mesure* la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants »²²³. Obtenu au terme d'une démarche de rationalisation utopique, il pousse à l'extrême quelques traits qu'il associe et permet ainsi de dresser le tableau d'une formation

²²¹ *Ibid.*, p. 292.

²²² *Ibid.*, p. 293. Cette « mise en réserve » de l'histoire est très suggestive. Cf. *infra*, conclusion.

²²³ Max Weber, *Essai sur la théorie de la science* (Paris, Pocket, 1992, p. 185) ; cité par Pariente, *Le langage et l'individuel*, *op. cit.*, p. 287.

sociale déterminée dans toute sa pureté ; reste alors à l'historien à « déterminer dans chaque cas particulier combien la réalité se rapproche ou s'écarte de ce tableau idéal »²²⁴.

Weber n'attend pas du type idéal qu'il s'applique à tel objet singulier comme un concept usuel fait pour les objets qu'il reçoit dans son extension. Et c'est à cette condition qu'il peut servir de principe de distinction entre les objets de l'expérience historique : chacun en effet se distingue des autres par la manière particulière dont il s'écarte du type idéal auquel on les compare. Quand on construit le type idéal du capitalisme occidental avec son organisation rationnelle du travail libre, la séparation du ménage et de l'entreprise et la comptabilité rigoureuse, on s'aperçoit qu'aucune autre forme d'organisation économique ne présente cette constellation de traits, et on comprend la singularité de celle qu'on analyse. Le type-idéal, selon Pariente, est destiné « à faire surgir des écarts, à faire émerger des individualités, à les constituer en « variétés spectaculaire » susceptibles de manifester les problèmes qu'elles posent »²²⁵. Mais il ne peut en rien *résoudre* de tels problèmes : « le type idéal n'est pas lui-même une « hypothèse », mais il cherche à guider l'élaboration des hypothèses »²²⁶. Weber ne se satisfait pas de découvrir des écarts, mais exige explicitement qu'ils soient réduits par des explications adéquates. Ainsi, pour la bataille de Sadowa, c'est en construisant le type-idéal de la conduite de Moltke et de Benedek qu'on détermine ce que devait être en théorie le comportement de chacun des commandants en chef, dont on suppose qu'il possédait tous les renseignements relatifs à la situation de ses troupes et de l'ennemi. On peut ensuite constater que Benedek s'est en fait écarté de ce type idéal de comportement rationnel. Le problème est dès lors posé, et il reste à le résoudre « en cherchant à quoi cet écart peut être imputé ». La connaissance n'a fait son œuvre que quand cette recherche a abouti à « expliquer par des facteurs, stratégiques ou non, la singularité désastreuse pour l'Autriche que le type idéal a permis de mettre en évidence dans le comportement de son général en chef »²²⁷. Weber est donc parfaitement en droit d'affirmer que la construction d'idéaux-types abstraits ne constitue pas, pour lui, un but, mais seulement un moyen de la connaissance.

Cette assertion, comme la pratique théorique qu'elle justifie, posent à leur tour un problème épistémologique. Si en effet c'est l'écart par rapport au type idéal qui est censé constituer la nature substantielle de l'individualité, réduire cet écart à l'aide d'une explication, quelle qu'elle soit, équivaldrait à supprimer la question qu'il pose, et non à la résoudre : « l'explication serait destructrice de son propre objet »²²⁸. Pour éviter cette conclusion qu'il juge catastrophique, Pariente cherche à interpréter l'écart par rapport au type idéal comme la simple

²²⁴ *Ibid.*, p. 181.

²²⁵ *Ibid.*, p. 287.

²²⁶ Weber cité par Pariente, *ibid.*

²²⁷ *Ibid.*, p. 288.

²²⁸ *Ibid.*

« forme d'émergence de l'individualité ». De la sorte, ce n'est pas l'individualité elle-même qui disparaît quand l'explication est obtenue, mais seulement « le sentiment d'irrationalité auquel elle était liée au moment de son surgissement ». Cette analyse, dit Pariente, n'est pas très éloignée des réflexions de Weber. Selon lui, elle peut expliquer notamment un des traits du type idéal sur lequel Weber revient à maintes reprises : son caractère abstrait, ou *fictif* (l'extension du type idéal est une classe vide, l'idéal-type est une « utopie », un « tableau imaginaire », les relations causales rassemblées dans le type idéal sont irréelles). Pour Pariente, par-delà l'emprunt au lexique néo-kantien de l'époque, le domaine du fictif recouvre en fait simplement celui de la construction théorique, et il se rapproche en fait du niveau proprement *théorique* dans une discipline donnée²²⁹. L'écart par rapport à une fiction désignerait alors simplement « un écart par rapport à un *constructum* théorique »²³⁰ – ce qui permettrait de retrouver chez Weber l'équivalent de l'individualité-écart. Autrement dit, l'insistance avec laquelle Weber souligne le caractère fictif du type idéal aurait pour fonction de rappeler, dans un vocabulaire néo-kantien, que *l'individualité n'est pas substantiellement écart, ou que l'écart en est seulement la manifestation première*.

En dépit de ce que Pariente considère comme une heureuse convergence de vue, une différence demeure toutefois entre la théorie formelle de l'individualité et les réflexions épistémologiques et méthodologiques de Max Weber. Et la principale divergence, est de taille. En effet, pour Pariente, une théorie est « une matrice de modèles, un ensemble de classes et de relations à partir desquelles il est possible de construire méthodiquement les modèles correspondants aux différentes individualités qu'on se propose de connaître »²³¹. Réciproquement, la notion de modèle est nécessairement *plurielle* : un modèle n'individualise son représenté que dans la mesure où il est « conceptuellement discernable des autres modèles qu'on peut construire au sein de la même théorie ». De sorte qu'un modèle unique, une théorie qui se prêterait à l'élaboration d'un seul modèle, n'offrent pas d'intérêt pour la connaissance de l'individuel. Non seulement la théorie doit être capable « d'engendrer plusieurs modèles », mais en outre « chacun d'eux doit pouvoir se distinguer méthodiquement de tous les autres ». Or ces exigences, Pariente a bien raison de le souligner, ne sont pas satisfaites dans les formulations de Weber. Au contraire, aucun des modèles qu'il esquisse (pour l'économie urbaine, le capitalisme occidental, la bataille de Marathon, la guerre austro-prussienne) n'entretient de rapports assignables avec les autres : il est verticalement relié à son représenté, mais il n'est pas horizontalement opposé à des modèles de même niveau. Le diagnostic que Pariente établit alors est décisif : « Weber ne distingue pas assez nettement le plan de la théorie et celui des modèles » ;

²²⁹ Il s'agit du niveau où les concepts de la discipline en question ne sont pas encore munis des opérateurs d'individualisation qui leur permettent de s'appliquer à des objets déterminés.

²³⁰ *Ibid.*, p. 289.

²³¹ *Ibid.*

du coup, chaque modèle semble « construit *ad hoc*, en fonction du problème du moment, au lieu de résulter d'une théorie générale »²³². En effet, lorsqu'il s'inscrit dans le cadre d'une théorie qui est susceptible d'en engendrer plusieurs, chaque modèle s'oppose à l'ensemble des autres (qu'ils soient effectifs ou virtuels) ; mais si les types idéaux restent isolés les uns des autres, c'est précisément « *parce qu'ils ne dérivent pas d'une théorie commune* »²³³.

Conclusion : pour une clinique casuistique

On ne saurait mieux dire qu'il n'y a pas de *théorie générale* de l'histoire. Mais Pariente ne semble pas prêter suffisamment d'attention au caractère structurel, indépassable, de ce qu'il considère comme une lacune regrettable et provisoire²³⁴. Car s'y arrêter quelque instant, c'est nécessairement convoquer la figure singularisante de la contingence. Comment en effet expliquer qu'il n'y a pas et ne peut pas y avoir de théorie de l'histoire, si ce n'est par le fait que l'histoire est, par définition, le domaine où les événements changent sans se répéter à l'identique, et où, par conséquent, toute comparaison, toute généralisation ne peut qu'être irrémédiablement assortie, comme tout savoir interprétatif, d'une clause contextuelle (« toutes choses étant inégales par ailleurs »), qui indexe le concept dégagé sur sol singulier dont il est issu²³⁵.

Plus encore, si on accorde ce point, on ne peut que mettre en doute, rétroactivement, la conception éternitariste que Pariente s'est fait de la prétendue *théorie* psychanalytique. Sous-tendue par la grande nappe contingente des différentes histoires affectives de myriades de sujets, celle-ci n'est qu'un produit que la clinique conceptuelle, issu par généralisation, et que le thérapeute doit, à chaque fois, reconduire à sa contingence contextuelle fondamentale, en ne l'utilisant précisément que comme un outil heuristique, et jamais comme une théorie définitivement acquise. *Il n'y a pas de concept « léonard » ; il n'y a qu'un cas « Léonard »* ; et, au lieu d'opposer ce prétendu concept à l'idéal-type webérien, à l'historicité regrettable, il faudrait insister sur la consubstantielle historicité de ce « cas ». Ce serait ainsi l'ensemble de l'argument de Pariente qui se retrouverait *la tête en bas*. En effet, au lieu de prétendre utiliser l'individualité formelle et conceptuelle pour discréditer le manque de scientificité d'une discipline n'en respectant pas les critères essentiels, il faudrait soupçonner, au cœur même de la théorie sous-tendant les différents concepts cliniques, une fragilité toute historique. *Perspective proprement renversante*, car l'histoire ne

²³² *Ibid.*, p. 290.

²³³ *Ibid.* (nos italiques).

²³⁴ Il reproche précisément à Granger de sortir trop vite l'histoire du champ de la connaissance rationnelle, de ne pas croire à sa scientificité possible –à terme.

²³⁵ Cf. Philippe Lacour, « Connaissance herméneutique », in C. Berner et D. Thouard (éd.), *Dictionnaire des concepts de l'herméneutique*, Paris, Vrin, 2014. La connaissance herméneutique n'est pas celle de lois (universelles) *ceteris paribus*, mais de généralités *ceteris imparibus*.

serait plus le résidu problématique d'une clinique théorique de l'individuel²³⁶, mais le *cadre même* des sciences humaines, l'espace propre délimitant la pertinence de ses constructions, le champ originel, le sol à partir duquel chaque concept serait construit et où il devrait, inévitablement, retourner.

Relativement au cadre qu'il a donné à son enquête, on peut, certes, comprendre les regrets de Pariente : les concepts idéaux-typiques webériens, du fait de leur insuffisance théorique, ne parviennent pas à concilier les nécessités de la connaissance et celles de l'individualisation. Mais ce diagnostic recèle une erreur fondamentale touchant la logique des sciences humaines. Et la question de l'histoire joue finalement le rôle d'un révélateur des insuffisances de l'approche proposée. Car, en dépit de la profession de foi libérale de l'auteur, qui avouait vouloir donner « du savoir, une notion plus large dont sciences exactes et sciences humaines apparaîtraient comme des réalisations différentes », force est de constater qu'il n'a pas approché l'histoire sans a priori normatif. Déçu de ne pas trouver dans cette discipline une rigidité théorique qui ne peut pourtant que lui faire défaut, Pariente a repoussé sa scientificité dans un futur incertain, en l'assortissant d'une condition d'*aggiornamento* irréalisable. Autrement dit, il l'a caractérisée comme s'écartant fondamentalement de la voie royale d'une connaissance de l'individuel, à laquelle elle prétend pourtant *par définition*, au lieu de prendre en considération cette revendication des historiens, et d'examiner, plus concrètement, ce qui, dans leurs gestes, leur opérations intellectuelles, leur permet cet espoir serein.

Il resterait à montrer en quoi, dans les disciplines historiques, la prégnance de la description est le corrélat de la conceptualité faible du cas, au sens où la conceptualité des ensembles culturels ne saurait être pleinement théorique (au sens fixe que Pariente donne à ce terme), et détachée des cas dont cette théorie est issue. Autrement dit, la « théorie » culturelle est *relative* au cas, et les concepts des sciences de la culture sont dépendants, de façon indépassable, de leur contexte historique. C'est pour cette raison que les idéaux-types de Max Weber ne sont pas des *genres* : la stylisation qui leur donne naissance ne débouche pas sur une individualité épistémique, au sens de Pariente. Et c'est aussi pour cette raison que la rationalité des sciences de la culture, limitée dans ses possibilités d'ascension *théoriques* verticales, est vouée à la *comparaison horizontale*²³⁷. Dans cette perspective casuistique, description (et narration) prennent une valeur

²³⁶ Au sens où la conceptualité clinique serait *rigidement* normée par une théorie *fixe*. Nous ne chercherons pas à lui opposer l'idée d'une clinique sans concept ni théorie, mais plutôt l'idée d'une *souplesse* conceptuelle et théorique.

²³⁷ La cumulativité, dans les sciences de la culture, prend nécessairement une dimension herméneutique. En effet, si raisonner par cas, c'est appliquer le cas à un domaine autre que celui de sa naissance, l'opération est possible mais sujette à caution, car il faut nécessairement préciser les conditions du déplacement, expliciter le geste même de comparaison. En aucun cas il ne s'agit pas d'un « test » devant conduire, en cas d'échec, à la révision de la théorie. Non pas que l'on cherche à réhabiliter par là l'abstraction contre la pertinence, pour reprendre les catégories de Pariente (cf. *supra* 1) i). Mais la pensée par cas invite à concevoir la pertinence de façon opératoire *et souple*, comme un

cognitive fondamentalement positive, que la notion de modèle ne pouvait que leur dénier (en ne leur accordant qu'une fonction de repérage).²³⁸

Aux yeux de Pariente, Max Weber ne distingue pas assez nettement le plan de la théorie et celui des modèles, de sorte que chaque modèle semble construit *ad hoc*, en fonction du problème du moment, au lieu de résulter d'une théorie générale. Rétrospectivement, ce diagnostic s'avère particulièrement judicieux : alors que, dans le cadre d'une théorie qui est susceptible d'engendrer plusieurs modèles, chacun de ceux-ci s'oppose à l'ensemble des autres (qu'ils soient effectifs ou virtuels), les types idéaux restent isolés les uns des autres, précisément *parce qu'ils ne dérivent pas d'une théorie commune*. On comprend désormais beaucoup mieux que c'est parce que l'histoire n'est pas passible d'une théorie (au sens rigide donné par Pariente à ce terme). Reste à tirer pleinement les conséquences épistémiques de ce constat lucide.

On peut résumer l'échec de Pariente de la façon suivante : il a cherché à faire coïncider connaissance et individualité par une théorie formelle de l'individualité. Or l'histoire, selon lui, ne parvient pas à ce résultat, faute d'une théorie digne de ce nom (du type théorie électrique). Mais il faut souligner un point essentiel : *l'histoire ne connaît pas l'individualité formelle, mais (aussi) l'individualité empirique*. Pariente le souligne d'ailleurs lui-même : parce qu'elle explique un événement par un autre événement (selon un rapport de cause à effet singulier), l'histoire « ne sort pas de l'individuel »²³⁹. On ne saurait toutefois se contenter de déplorer cette immanence de l'individuel, en remettant la scientificité de l'histoire à plus tard, de façon quelque peu incantatoire. Car, si l'histoire ne sort pas complètement de cet élément de l'individualité empirique, c'est sans doute qu'elle a de bonnes raisons, structurellement, de s'y cantonner²⁴⁰. De fait, l'individualité que vise l'histoire, *l'événement*, est d'une nature particulière, mixte, mi-empirique (l'événement a lieu à un certain endroit, à un certain moment), et mi-formelle (on peut, non seulement l'identifier, mais aussi le connaître, au moyen du langage naturel, en conjurant le risque de l'ineffable par l'opération d'abstraction qui met à distance la prolifération du vécu, mais sans pouvoir se passer complètement de la description). L'événement, en fait, en tant qu'il constitue l'objet de l'histoire (par exemple l'événement « Révolution Française »), est quelque chose d'empirique mais sans

mouvement de généralisation par stylisation, ouvert à l'heuristique et à l'imagination créatrice, et où la sélection des traits généraux n'obéit pas à une norme théorique prédéfinie et fixe.

²³⁸ Cf. *supra*, p. 28 et : Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, *Penser par cas*, Paris, EHESS, 2005.

²³⁹ Il faut souligner que le souci de la connaissance historique pour l'individuel est, paradoxalement, relativement récent, puisqu'il tient à l'évolution de la discipline à la fin du XVIII^e siècle. Reinhardt Koselleck a bien montré comment, avec la dissolution de *l'istoria magistra vitae*, l'Histoire ne se pense plus comme exemplarité et répétition, mais *abandonne l'exemplum et s'attache au caractère unique de l'événement*. L'individuel devient alors brutalement un *problème* pour la connaissance historique, ce qui n'était pas le cas avant (cf. Koselleck, *Le Futur passé : contribution à une sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990, p. 37-62).

²⁴⁰ Pour une tentative de définition a-temporelle de l'objet de l'histoire, « solution » radicale au « malaise » de Pariente, cf. Veyne, *L'inventaire des différences*, Paris, Seuil, 1976 p. 50 : si l'histoire est un inventaire des différences, c'est parce qu'elle n'étudie pas « l'homme dans le temps » mais « des matériaux humains subsumés sous des concepts ».

l'infinité du vécu, issu d'un certain nombre de choix qui impliquent des sélections. L'événement, c'est donc de l'empirico-formel, au sens de Pariente, c'est-à-dire ontologique (plongé dans l'espace et le temps) et en même temps logique (c'est-à-dire appréhendé dans un langage – en l'occurrence, un discours²⁴¹, donc échappant à l'infinité foisonnante et indicible du vécu). De même, l'événement mêle en lui indissociablement le conceptuel et le descriptif (particulièrement, en tant qu'il est un « cas »). La reconnaissance de cette spécificité de l'événement empêche de suspendre la scientificité de l'histoire à une clause de conversion épistémologique : l'argument du « encore un effort pour être vraiment scientifique » ne peut en effet qu'apparaître normatif et inadapté touchant une discipline dont l'épistémologie « propre » relève d'un espace logique régi par les règles d'une *clinique casuistique*, plus interprétatives que strictement « théoriques »²⁴².

²⁴¹ C'est la raison pour laquelle son individualisation ne peut être purement logique, par différence, comme celle que propose Pariente, mais doit être opérée par le temps, par exemple par l'insertion de l'inventaire des différences dans des récits, comme le souligne judicieusement Ricœur (*Temps et récit, op. cit.*, 1985, p. 267-269).

²⁴² Cf. Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Albin Michel, 2006.